

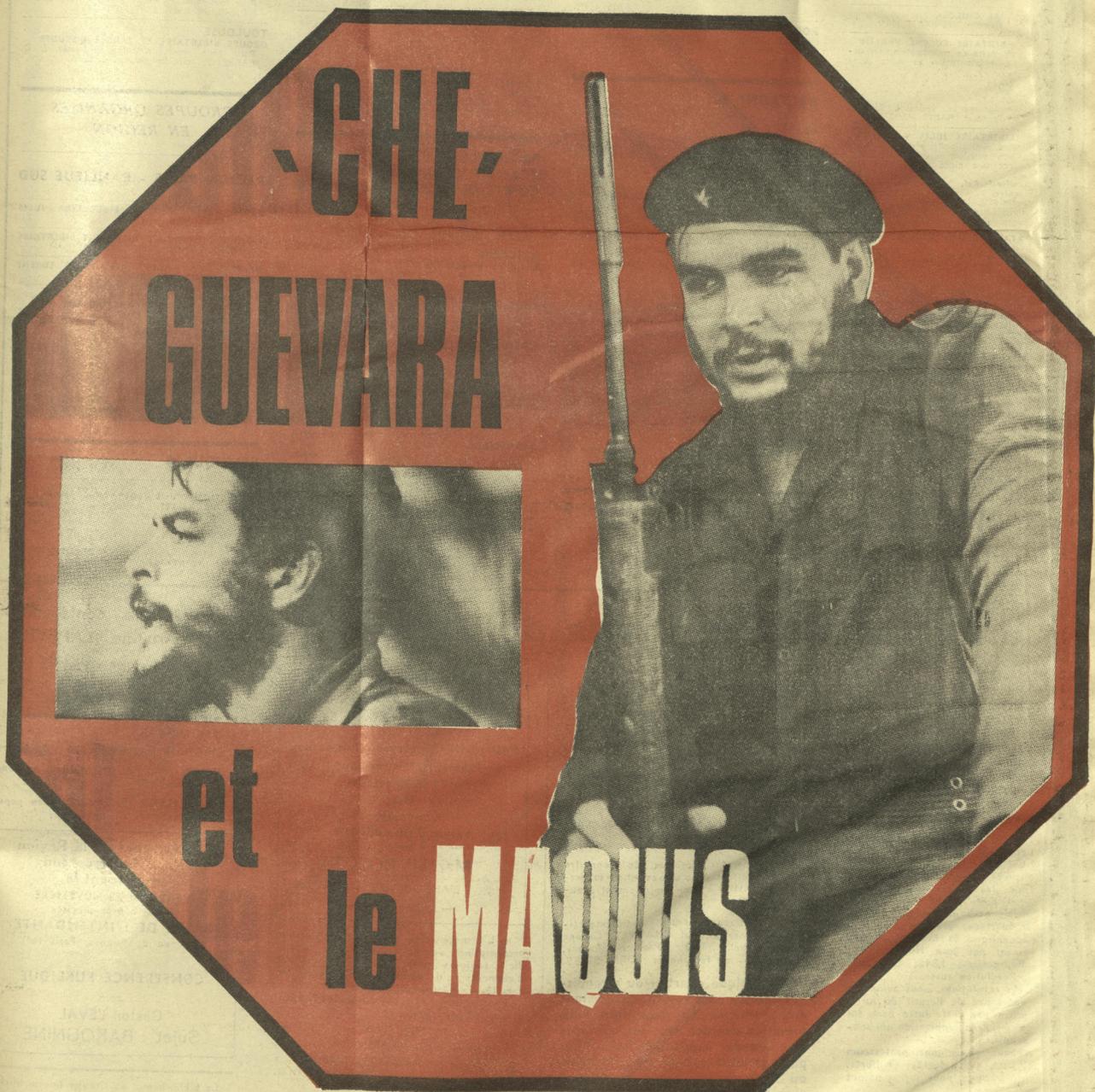
Le MONDE **libertaire**

Organe de la Fédération Anarchiste

No 136 Novembre 1967 12 F



La légende et l'histoire



FP 2520

VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

FLANDRE • ARTOIS • PICARDIE •

AMIENS
GROUPE GERMINAL
(Cercle d'Études Sociales)
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LENS
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Écrire à GLAFA Joseph, av. Van Pelt, H.L.M. 20, n° 13, 62-LENS.

LILLE
GROUPE ANARCHISTE
S'adresser à Lucienne CLAESSENS, 29, rue Broca, 59-FIVE-LILLE.

CHAMPAGNE •

CHATEAU-THIERRY
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - AISNE
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

CHARLEVILLE
FORMATION D'UNE LIAISON F.A. - ARDENNES
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

ILE-DE-FRANCE •

PARIS
GROUPE DES AMIS DU MONDE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE D'ACTION SPONTANÉE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

GROUPE LIBERTAIRE CHILOSA
Écrire : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

(15^e) GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN
Groupe révolutionnaire de propagande et d'action anarchiste. Implantation et lutte dans le 15^e.
Liaisons à Ivry, à Créteil, à Paris (7^e).
Pour tous renseignements, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

(13^e) GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES
Groupe libertaire révolutionnaire militant dans le 13^e où tous, ouvriers, étudiants et employés trouveront une place pour mener une lutte efficace.
Liaisons à Choisy-le-Roi, à Bichette, à Paris (5^e).
Pour tous renseignements : NACHARD, 44, r. des Cinquante-Dix, PARIS (13^e).

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
Réunion du groupe : Samedi 4 Novembre, à 17 h. 30, 110, passage Ramey, Paris (18^e).
Ordre du jour : Trésorerie - Préparation du gala du M.L. - Notre propagande - Nos cours - Nos éditions - La bulletin intérieur - Divers.
Tous ceux qui sont intéressés par nos travaux, notre action, nos cours, nos conférences, nos éditions, écrire ou venir prendre contact avec nous : 110, Passage Ramey, Paris-18^e, ou mieux encore : Téléphonez à ORN. 57-89.
Chaque samedi, permanence de 17 à 18 heures, 110, passage Ramey, Paris (18^e).

(14^e) GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS
Groupe d'action militante révolutionnaire pour une présence et une lutte efficace dans l'arrondissement.
Liaisons aux Lilas, à Bagneux, à Charenton, à Paris (6^e).
Pour tous renseignements : Mireille ARISTE, 61, rue Pascal, PARIS (13^e).

GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE
Groupe d'action révolutionnaire coordonnant l'action dans la banlieue Sud touchant Paris.
Liaisons à Antony, à Bourg-la-Reine, à Ivry.
Pour tous renseignements, écrire : Groupe KROPOTKINE, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

CANTON D'ARGENTEUIL - COLOMBES - BEZONS
FORMATION D'UN GROUPE D'ACTION REVOLUTIONNAIRE
Écrire à J.-C. SUHARD, 2, rue des Frères-Bonheff, 95-BEZONS.

ASNIERES
GROUPE ANARCHISTE
Salle du Centre administratif, place de la Mairie, ASNIERES (deuxième et quatrième mercredi).

BOULOGNE
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e), qui transmettra.

MONTREUIL-SOUS-BOIS
Renseignements - adhésions : Mlle HEMERY, Poste restante, 93-MONTREUIL.

VERSAILLES
GROUPE FRANCISCO FERRER
Pour tous renseignements, écrire à C. FAYOLLE, 24, rue des Condaminés, 78-VERSAILLES.

FORMATION D'UN GROUPE REVOLUTIONNAIRE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, écrire à C. FAYOLLE, 24, rue des Condaminés, 78-VERSAILLES.

NORMANDIE •

EVREUX - LOUVIERS - VERNEUIL
Pour tous renseignements, écrire à LEFFEBRE, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LE HAVRE
GROUPE LIBERTAIRE JULES DURAND
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

ROUEN - BARENTIN
GROUPE LIBERTAIRE DELGADO-GRANADOS
S'adresser à DAUGUET, 41, rue du Contrat-Social, 76-ROUEN.

BRETAGNE •

BREST
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, s'adresser à Jean-Yves SIMON, 59, rue Longue, 29N-MORLAIX.

ILLE-ET-VILAINE
GROUPE ANARCHISTE
Sections à RENNES, FOUGERES, SAINT-MALO et REDON.
Écrire à René MICHEL, 151, rue de Châtillon, 35-RENNES.

LORIENT
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à G. H., 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

NANTES
GROUPE ANARCHISTE
Réunion le premier vendredi de chaque mois.
Pour tous renseignements, s'adresser à Michel LE RAVALEC, 37, boulevard Jean-Ingres, 44-NANTES.

SAINT-NAZAIRE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion le premier vendredi de chaque mois, ancienne salle des mariages, Centre de la Briandais.
Pour tous renseignements, s'adresser à PERROT Yvon, 102, avenue de Lesseps, 44-SAINTE-NAZAIRE.

VANNES
Formation d'un groupe. Pour tous renseignements, s'adresser à LOCHU, 3, pl. Bir-Hakim, 56-VANNES.

MAINE • ANJOU • TOURAINE •

ANGERS - TRELAZE
GROUPE ANARCHISTE
Réunion le troisième samedi de chaque mois.
Pour tous renseignements, s'adresser à RIVRY André, 2, rue Parcheminerie, 49-ANGERS.

MAYENNE, ORNE ET SARTHE
GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à DOLEANS Michel, 72-MONGE-EN-BELIN.

TOURS ET ENVIRONS
Constitution d'un groupe anarchiste.
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

BOURBONNAIS • LIMOUSIN • AUVERGNE •

CLERMONT-FERRAND
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Relations Intérieures, 3, r. Ternaux, 75-PARIS (11^e).

LIMOGES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Écrire à A. PERRISSAGUET, 45, rue Jean-Dorât, 87-LIMOGES.

MONTLUCON - COMMENTRY
GROUPE ANARCHISTE
Animateur, Louis MALFANT, rue de la Pêche, 193-COMMENTRY.

LYONNAIS • BOURGOGNE •

LYON
GROUPE ELISEE RECLUS
Réunion du groupe chaque samedi, de 16 h. 30 à 19 heures.
Pour tous renseignements, écrire groupe Bar-de-Rhône, 14, rue Jean-Larivière, 69-LYON (3^e).

OYONNAX
GROUPE LIBERTAIRE
S'adresser : 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

SAINT-ETIENNE
GROUPE LIBERTAIRE
Pour tous renseignements, s'adresser à H. FREYDURE, 21, rue Ferdinand, 42-ST-ETIENNE.

YONNE
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à Relations Intérieures, 3, rue Ternaux, 75-PARIS (11^e).

PROVENCE • COMTAT VENAISSIN • COMTE DE NICE • DAUPHINE •

Pour tous renseignements et toute adhésion à la F.A., écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-SAINT-JUST (13^e).

AVIGNON
GROUPE ANARCHISTE
Écrire à Jacky BLACHERE, route de Grillon, 84-VALREAS.

ECUILLES
Formation d'un groupe anarchiste. Écrire à A. CASTAGNO, Les Aires-Hautes, 13-EGUILLES.

CRENOBLE
LIAISON F.A.
Roland LEWIN, 17, av. Washington, 38-CRENOBLE.

HAUTES-ALPES
FORMATION D'UNE LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-SAINT-JUST.

MARSEILLE
Pour prendre contact avec les groupes MARSEILLE Centre, MARSEILLE Liberté (St-Antoine), JEUNES LIBERTAIRES, écrire au Comité de liaison F.A.-J.L., René LOUIS, B.P. 40, 13-MARSEILLE-SAINT-JUST (13^e).

GROUPE ANARCHISTE FA3-BAKOUNINE
Les sympathisants peuvent se rendre à la réunion du premier lundi de chaque mois.
Pour prendre contact, écrire à : R. GANOT et D. FLORAC, 13, rue de l'Académie, 13-MARSEILLE (10^e).

NICE
GROUPE ANARCHISTE ELISEE RECLUS
Pour tous renseignements, écrire à Jacques LECLAIRE, 15 A, bd de la Madeleine, 06-NICE.

VAR
LIAISON F.A.
Pour tous renseignements, s'adresser à Marcel VIAUD, La Courtière, 83-LIOULLES.

GUYENNE • GASCOGNE • LANGUEDOC •

BORDEAUX

GROUPE ANARCHISTE SEBASTIEN FAURE
Réunion tous les premiers mardis du mois au local du mouvement libertaire bordelais, 7, rue du Muguet, à 20 h. 30.
Pour le groupe F.A. de Bordeaux, s'adresser 7, rue du Muguet, 33-BORDEAUX.
Pour l'école Rationaliste F. Ferrer, Amador ILLASQUEZ, 8, passage Marcel, 33-BORDEAUX.
Pour les J.L., 7, r. du Muguet, 33-BORDEAUX.

CARCASSONNE
GROUPE HAN RYNER
Pour tous renseignements, écrire à Francis DUFOUR, 15, place P.-Valéry, 11-CARCASSONNE.

MONTPELLIER
GROUPE ANARCHISTE
Adhérents et sympathisants, réunion le premier jeudi de chaque mois, à 18 heures. Pour correspondance : S.I.A., 21, rue Vallet, 34-MONTPELLIER.

NIMES
FORMATION D'UN GROUPE ANARCHISTE
Pour tous renseignements, écrire à René LOUIS, B.P. 40, MARSEILLE-SAINT-JUST (13^e).

TOULOUSE
GROUPE LIBERTAIRE ET CERCLE D'ETUDES
Pour tous renseignements, s'adresser à D. BAREZ, 55, cité Bel-Air, 31-BALMA.

GROUPES ORGANISES EN REGION

REGION PARIS - BANLIEUE SUD

PARIS (13^e) : GROUPE LIBERTAIRE JULES VALLES.

PARIS (14^e) : GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE ALBERT CAMUS.

PARIS (15^e) : GROUPE LIBERTAIRE EUGENE VARLIN.

BANLIEUE SUD : GROUPE DE VERSAILLES, GROUPE LIBERTAIRE KROPOTKINE, LIAISON ALEAP-TOGEM.

LIAISON ALEAP TOGEM
Lycéens, étudiants anarchistes de Paris, participe à la lutte que mène le Groupe Togem sur le plan étudiant dans vos lycées et facultés.
Pour tous renseignements : Groupe TOGEM, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).
Pour tous contacts avec le Région Paris-Banlieue Sud, écrire à Richard PEREZ, 3, rue Ternaux, PARIS (11^e).

BELGIQUE •

FORMATION D'UNE FEDERATION ANARCHISTE
Pour BRUXELLES, s'adresser à : Socialisme et Liberté, 2, avenue des Droits-de-l'Homme, BRUXELLES.
Coordination : J. LAMBINET, 194, rue de l'Écluse, BRUXELLES (5^e).
Pour LIÈGE, s'adresser à : GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE, 220, rue Vivignis, LIÈGE. C.C.P. NATALIS-LIEGE N° 7939-76.

Activités des groupes de la F.A.

Cours de formation anarchiste organisés par le Groupe Libertaire Louise-Michel

Tous les jeudis soirs à 20 h 30 précises au local 110, passage Ramey, PARIS (18^e)

Les cours gratuits de Formation Anarchiste ont repris comme chaque année, et avec encore plus d'intérêt que les cours précédents.

Nous présentons dans ces cours une vue nette et précise de ce qu'est l'anarchie, notre idéal. Les années passées, nous avons parlé de diverses options du mouvement libertaire, puis des divers penseurs qui l'enrichissent, et cette année nous faisons œuvre originale : nous parlons des REVOLUTIONS, de Spartacus, premier grand sur-saut révolutionnaire à la Révolution Chinoise en passant par Jean Huss : 1789, Révolution Bourgeoise ; 1848, La Commune, etc. ; Révolution russe.

A travers ces révolutions, nous comptons montrer la constance de l'esprit de lutte, les formes prises par cette lutte dans les diverses récoltes contre l'oppression qui soulèvent le peuple.

Comme chaque année nos professeurs sont les meilleurs, clairs, lucides et libres. Voici le programme pour les semaines à venir :

Jeudi 9 novembre : Cromwell et la révolution industrielle, par R. Hagnauer

Jeudi 16 novembre : cours d'orateurs, par M. Laisant

Jeudi 23 novembre : 1789, par Dominique

Jeudi 30 novembre : cours d'orateurs, par M. Laisant

Jeudi 7 décembre : 1848, première révolution moderne, par M. Laisant

Les camarades désireux de connaître mieux l'Anarchie dans son esprit et sa portée, sont invités à venir amicalement écouter nos cours.

Pour tous renseignements complémentaires, s'adresser à Paul CHAUVEY, Groupe Louise-Michel, 110, Passage Ramey, PARIS-18^e - ou téléphoner : ORN. 57-89.

De quel quartier ou arrondissement que vous soyez, en assistant aux cours que nous organisons, vous prendrez contact avec les militants du Groupe Louise-Michel. Vous pourrez ainsi, si cela vous intéresse ou vous captive, vous associer à tous leurs travaux et vous intégrer au Groupe Louise-Michel (pour tous renseignements supplémentaires, téléphoner à ORN. 57-89).

Le Groupe libertaire Louise Michel organise

110, passage Ramey, PARIS (18^e) (Métro Joffrin ou Marcadet-Poissonniers)

SAMEDI 25 NOVEMBRE, à 17 h 30 précises

une causerie suivie d'un colloque avec

Marcel ROTOT

Sujet : L'AFRIQUE D'AUJOURD'HUI — Entrée libre —

« L'Insurgé n° 4 » est paru. Nouvelle présentation, équipe rédactionnelle agrandie, toujours plus d'actualité, autant d'éléments qui donnent à l'Insurgé un caractère moderne et intéressant. En vente (1 F) à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

BULLETIN INTERIEUR

POUR LA REDACTION, s'adresser à JOUVENTIN Pierre, 15, rue des Terras, Marseille (2^e).

Tél. : 20-49-80.

POUR L'ADMINISTRATION, s'adresser à René BIANCO, B.P. 40, Marseille-Saint-Just (13^e), C.C.P. 38 3181 Marseille.

Tournée de conférences par Aristide LAPEYRE

sur « La Révolution Espagnole 1936-1939 » à MARSEILLE (salle Mazenod), le dimanche 19 novembre, à 9 heures.

à AIX-EN-PROVENCE, le dimanche 19 après-midi

à AVIGNON, le dimanche 19 à 21 heures

à NIMES (salle de la Mairie), le lundi 20 novembre

à MONTPELLIER (Salle du Pavillon populaire), le mardi 21 novembre.

Les Groupes de la Région Paris banlieue sud organisent le

VENDEDI 24 NOVEMBRE à 21 heures précises

SALLE DE L'INTENDANTE 44, rue de Pennes, Paris (6^e)

une CONFERENCE PUBLIQUE avec

Gaston LEVAL

Sujet : BAKOUNINE

La bibliothèque du Groupe Louise Michel fonctionne. Pour tous renseignements, vous pouvez vous adresser au camarade responsable, Jean-Lou, Groupe Louise Michel, 110, passage Ramey, Paris (18^e).

Coupables

Les coupables que nous accusons dans les lignes qui suivent ne sont pas ceux dont nous avons coutume de dénoncer les hypocrisies, les rapacités et les crimes.

Les coupables que nous livrons à votre abjection ne sont ni ces moralistes, dont les paroles sont tout sucre et tout miel, qui n'ont de voix que pour célébrer l'amour de leurs semblables, mais qui, le moment venu, trouvent d'excellentes raisons à toutes les iniquités, des excuses à toutes les injustices et des bénédictions à toutes les guerres, ni ces profiteurs qui n'ont d'yeux et d'appétit que pour l'or et qui s'en trouvent honorés dans la mesure où ils devraient en être maudits, ni ces meneurs d'hommes qui n'exercent leur tyrannie qu'autant que les masses consentent à leur esclavage.

Non, les coupables que nous flétrissons ici sont des hommes du peuple, non pas sortis de ses rangs, mais qui y sont encore.

Certes, nous savons quelles excuses a le peuple à ses abandons, à ses faiblesses, à ses lâchetés. Nous savons son manque d'éducation sociale, ou plus justement la contre-éducation dont il est l'objet depuis sa prime jeunesse.

Nous savons tous les obstacles sentimentaux qui entravent sa lutte : la sécurité et la vie de ses proches dont il est souvent le soutien, celui de ses vieux parents, de sa compagne à laquelle il hésite à faire partager ses risques et ses sacrifices, de ses enfants enfin qu'il se doit de nourrir, d'abriter, de vêtir et de protéger. Mais ici, rien de tout cela ne joue. Vous savez les faits :

Le personnel ouvrier des usines FORD était en grève lorsqu'il reçut la demande de la direction de reprendre le travail, la cessation de celui-ci entravant la bonne marche de la guerre du Vietnam.

Et c'est pour une telle cause (tout en maintenant la grève dans les secteurs extérieurs à celui qui ensanglante et déshonore l'humanité) que les ouvriers ont repris le collier.

L'inverse se serait mieux expliqué !

Oui, les ouvriers qui luttaient pour le maintien ou l'amélioration de leur confort, refusant de le faire pour la vie de leurs enfants ou de leurs frères, et je ne parle pas seulement de ceux qui sont hors de leurs frontières, et que les religions et les morales appellent de ce nom, mais aussi de ceux de leur propre pays et qui sont peut-être effectivement les leurs, ceux qui désertent un pays pour ne pas être les complices de ses mauvais coups, ceux qui renvoient leur livret militaire pour ne pas être les collaborateurs d'un attentat, ceux qui se suicident pour réveiller une conscience dans le monde.

Ne nous y trompons pas, cette capitulation du syndicat américain est plus qu'une défaite, c'est une trahison. L'arme lui était offerte pour saboter le crime de ses dirigeants.

La poursuite de cette grève, sa généralisation pouvaient être la fin de la guerre, fin grandiose imposée par un peuple.

Au contraire, en composant avec son patronat, en s'inclinant devant son gouvernement, il s'est fait le complice de leurs crimes, le larron de leurs infamies.

Geste sans excuse et dont le prolétariat des U.S.A. portera la honte indélébile dans les temps à venir.

Geste dont la condamnation fut prononcée, voici quelque quatre cents ans par l'inoubliable auteur du discours de la Servitude Volontaire :

« Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles en votre bien, vous vous laissez emporter devant vous le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler vos maisons et dépouiller des meubles anciens et paternels ! Vous vivez de sorte que vous ne vous pouvez vanter que rien soit à vous... »

« Et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine, vous vient, non pas des ennemis, mais certes, oui, bien de l'ennemi, et de celui que vous faites si grand qu'il l'est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de présenter à la mort vos personnes. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps et n'a autre chose que ce qu'a le moindre homme du grand et infini nombre de nos villes, sinon que l'avantage que vous lui faites pour vous détruire. D'où a-t-il pris tant d'yeux, dont il vous épie, si vous ne les lui baillez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il si ce ne sont les vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous, que par vous ? Comment vous oserait-il courir sus s'il n'avait intelligence avec vous ? Que vous pourrait-il faire si vous n'étiez recueils du larron qui vous pille, complices du meurtrier qui vous tue et traîtres à vous-mêmes ? » TRAITRES A VOUS-MEMES.

Que pourrait-on ajouter à la saisissante formule d'Etienne de La Boétie et s'est-elle jamais mieux appliquée qu'à la trahison du prolétariat d'Amérique ?

A NOS AMIS LECTEURS

Comme chaque année, le grand gala que nous préparons en ce moment au bénéfice de notre journal sera sans nul doute un succès.

Cependant, il nous faut convenir que dans ces dernières années notre administration fut un peu victime de cet immense succès, en ce sens que nos prévisions furent dépassées, notre administration du gala débordée et nous assistâmes, l'an dernier, à l'entrée du Palais de la Mutualité à une « pagaille » destinée à faire date.

Cette année, nous avons décidé de remédier autant qu'il se peut à cette situation. Nous demandons à nos lecteurs, à nos amis munis à l'avance de leur billet de ne pas se mettre dans la queue auprès du guichet-caisse, mais à l'opposé, (d'ailleurs des camarades de la F.A. leur donneront à l'extérieur des portes toutes indications utiles) afin qu'ils puissent gagner leur place rapidement, sans bousculade, sans piétinement car la queue au guichet à l'entrée s'écoulera plus lentement, retenue par l'achat des billets.

Nous rappelons d'autre part que toutes les organisations anarchistes peuvent vendre et distribuer leurs journaux ou matériel dans le hall d'entrée (organisations anarchistes seulement) à condition d'être muni d'un billet d'entrée par personne. Le meilleur accueil sera réservé à toutes les organisations amies.

Nous rappelons également qu'un camarade installé dans le hall d'entrée recevra le montant des abonnements ou réabonnements au « Monde libertaire ».

Les Administrateurs :

Maurice JOYEUX et Richard PEREZ

TOUS A LA MUTUALITÉ

Vendredi 10 novembre, 20 h 45

pour le GALA DU MONDE LIBERTAIRE avec Léo FERRÉ

(voir programme complet page 14)

Sommaire

N° 136 — Novembre 1967

En France et dans le monde

	Pages
La France se dépeuple	5
par Maurice LAISANT.	
Ils ont voté	5
par CAVALLIER.	
Ce sont là jeux de prince	5
par KUGER.	
Provos, Hippies et Compagnie	5
par J.-L. GERARD.	
Vietnam	6
par François PLAZA.	
Avec la peau des autres	8-9
par M. et J. ROTOT.	
Un coup pour rien	7
par J. LIBER.	
« Condamner tous ceux qui font la guerre »	11
par Michel CAVALLIER.	
« Che » Guevara et les maquis sud-américains	16
par Maurice JOYEUX.	

Informations Internationales

Congrès anarchiste international de Berlin	10
par Gui SEGUR.	
Nouvelles internationales	10
recueillies par Alba MORER.	

Le Syndicalisme

Le centenaire de Pelloulet	7
par SADIK.	
La rentrée	7
par François PLAZA.	
Les amendes	7
par HEMEL.	
A la prochaine	7
par J. LIBER.	

En dehors des clous

A rebrousse-poil	4
par P.-V. BERTHIER.	
Propos subversifs	4
par le Père PEINARD.	
Clins d'œil	4
par Maurice LAISANT.	
Poïre électorale	15
par Pol CHENILLE.	

Propos Anarchistes

La « Bagarre » comment ?	13
par Michel CAVALLIER.	
Pédagogie anarchiste	12-13
« La Roche » et Sébastien Faure	
par René BIANCO.	
Classique de l'Anarchie	13
Déterminisme économique	
par ERNESTAN.	

Arts et Spectacles

Lettres	
Le livre du mois	15
par Maurice JOYEUX.	
Civilisation (Duhamel)	15
par MONTLUC.	
Histoire d'un amour fou	11
par Maurice JOYEUX.	
Théâtre	
« Un parfum de fleurs », de James Saunders	14
par Paul CHAUVET.	
Télévision	
Télé-rision	14
par Suzy CHEVET.	
Disques	
par J.-F. STAS.	
Variétés	
A Bobino	14
par Suzy CHEVET.	

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction - Administration	
3, rue Ternaux, Paris (11 ^e)	
VOLtaire 34-08	
Compte postal Librairie Publico	
Paris 11289-15	
Prix de l'abonnement	
France :	6 numéros 10,00 F
	12 numéros 20,00 F
Etranger :	6 numéros 10,60 F
	12 numéros 21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner, 3, rue Ternaux, Paris (11^e)

Nom

Prénoms

Adresse

Le directeur de la publication :
Maurice Laisant

Imprimerie Centrale du Croissant
19, rue du Croissant - Paris (2^e)

Clins d'œil

ANTICIPATIONS

« L'année 1968 doit être sensiblement meilleure », affirme M. Debré. Pour ne pas être en retard de pronostics, géignons que le Monsieur Debré du moment nous annoncera, fin 1968, que « l'année 1969 doit être sensiblement meilleure ». Meilleure pour qui ?

DEBOUT LES DAMNES DE LA TERRE...

« Il faudra que le grand capital cesse de dominer l'économie du pays, que sa puissance soit limitée », déclare Waldeck-Rochet.

Le mot est juste, limitons la guerre, limitons le capitalisme, limitons l'esclavage, mais surtout ne les supprimons pas.

SORT COMMUN

M. Mendès-France est grippé. La marche de la Fédération de la Gauche l'est également.

FAITES DES ENFANTS

Le chômage a continué de s'aggraver en septembre. (Les journaux : mardi 17 octobre.)

Peu importe, faites des enfants...

FAITES DES ENFANTS

Les candidats à la Faculté des Sciences ne pourront pas être accueillis. (Les journaux : mercredi 11 octobre.)

FAITES DES ENFANTS

La Faculté des Sciences de Paris demande au ministère des instructions pour accueillir les étudiants.

Le nombre des étudiants inscrits dépasserait de près de 4 000 celui de l'an dernier. (Les journaux : samedi 14 octobre.)

TOUT UN PROGRAMME

Les affiches annonçant la Révolution d'Octobre simulent un drapeau flottant au vent, selon le procédé du trompe l'œil. C'était vraiment de circonstance.

RASSURONS-NOUS

S'alignant sur les décisions sportives, les Pouvoirs publics songeraient à ne pas homologuer la hausse de 20 % que vient de subir les prix.

A ne pas l'homologuer, mais à la maintenir naturellement.

EH BEN ALORS !

M. Peyrefitte, ministre de l'Instruction publique (à ce qu'on dit), vient de faire entrer son dernier-né dans une école communale.

Chose extraordinaire, les aînés étant, comme chacun sait (ou ne sait pas), dans des établissements religieux.

L'ANGLAIS TEL QU'ON LE PARLE

Excédés d'entendre des textes en anglais sur tous les postes de la radio française, de jeunes auditeurs se sont branchés sur des postes étrangers.

A la B.B.C. de Londres ils ont enfin pu entendre parler en français.

Propos subversifs

Wilson où vas-tu ?

Le camarade Wilson, chef des socialistes anglais a des ennuis ! Avec le parti conservateur représentant de la bourgeoisie d'affaires et de la grosse industrie ? Vous n'y êtes pas. Le camarade Wilson a des ennuis avec ses syndicats. Situation traditionnelle au parti socialiste anglais, à tous les partis socialistes européens lorsqu'ils ont réussi à se hisser au pouvoir, bien sûr.

Pour pouvoir discuter de son adhésion au Marché commun, l'économie anglaise doit devenir compétitive et l'agriculture qui risque d'être le parent pauvre de la combinaison devra être soutenue avec une énergie qui laisserait sans voix l'Edgar Faure lui-même. Pour cela il faut un budget en équilibre, une plus-value de l'impôt. Wilson l'a compris et sans hésiter, il a appliqué le plan d'urgence que tout gouvernement travailliste a en réserve : FAIRE PAYER LES PAUVRES.

Bien sûr la méthode est rodée, un quarteron de minoritaires assurant comme de coutume et sans grand danger pour le ministère, la pérennité du travailisme à l'aide d'une opposition bien dosée qui permettra une politique de rechange aux prochaines élections.

Les chefs syndicalistes, comme de coutume et après un baroud d'honneur se rallieront au nom des intérêts supérieurs du pays et une fois de plus, avec

un clin d'œil malin, le Wilson pourra se tourner vers la petite bourgeoisie impériale et patriotique en lui disant que le gouvernement travailliste mieux que les conservateurs peut et sait prendre des mesures qui s'imposent, car il neutralise l'action que les travailleurs pourraient engager, il désamorce la bombe que la politique traditionnelle de l'Angleterre pourrait faire éclater.

Deux fois déjà dans l'histoire de ces quarante dernières années, le système a été appliqué et a parfaitement réussi, il n'y avait donc pas de raisons qu'une fois de plus... Et le public blasé s'appretait à suivre la comédie sans mystère que les farouches révolutionnaires lui jouaient.

Hélas ! les traditions foutent le camp... Bien sûr, les chefs syndicalistes ont marché comme de coutume, mais les travailleurs eux ont protesté... Les dockers se sont mis en grève, conduits par ce que les dirigeants responsables ont appelé « des éléments irresponsables » (sic).

Où allons-nous ? bon dieu ! si ce modèle des partis socialistes, si ces syndicats tranquilles et administrés avec ordre que pouvait leur envier un conseil d'administration de banque voient leurs troupes leur échapper.

Oui ! — où allons-nous ? — A L'ANARCHIE bien sûr.

Le père Peinard.

A rebrousse-poil par P.-V. BERTHIER

Les racistes qui nous envoient leurs élucubrations sont invités à bien enregistrer ceci une fois pour toutes : nous sommes cuirassés contre leur propagande, imperméables à leurs arguments et totalement allergiques à leur façon de voir.

Nous avons depuis longtemps pesé le pour et le contre, écouté et vu les raisons et les raisonnements du racisme et de l'antiracisme, considéré où nous pouvions mener l'un et l'autre ; et depuis longtemps nous avons conclu de manière irréversible et définitive. Nous ne croyons ni à la supériorité ni à l'infériorité d'aucune race, et nous combattons toute idéologie qui se fonde sur le contraire de cette conviction.

Des Français qui étaient hier de fiers antisémites, mais que la perte de l'Algérie coloniale a rendus inconsolables, se sont découverts soudain pro-sionistes lors du conflit qui opposa Israël aux pays arabes. Tout à l'opposé, des Belges flaminguants qui, à la porte des restaurants d'Anvers, affichent la mention : « Les Nord-Africains ne sont pas admis ici », profitent de ce même conflit pour se poser en grands amis de l'Islam, cela par antisémitisme mercantile ou viscéral.

On chantait jadis une vieille chanson dont le refrain disait :

Tout ça, c'est d'la racaille...

Moi, j'n'en suis pas !

Moi, j'n'en suis pas !

Eh bien ! oui, racaille, ces prétendus « défenseurs de la race », qui sont, eux, de la triste race à laquelle l'humanité doit ses apocalypses périodiques et son cauchemar permanent.

Tout ce qui s'efforce de se persuader et de nous convaincre que telle ethnie a des droits particuliers sur une autre ou sur les autres en vertu d'une élection (divine) ou d'une sélection (naturelle) court et conduit aux grands périls exterminateurs. A bas le racisme, allemand, français, chinois, arabe, juif, noir — esquimaux s'il en existe un !

Que la nature ait créé des hommes différents sous les diverses latitudes, qu'ils soient, ainsi que le disait Buffon en une simplification exagérée, « blancs en Europe, jaunes en Asie, noirs en Afrique et rouges en Amérique », c'est une preuve de sa richesse et de sa fécondité. Mais pour notre part nous regrettons qu'elle s'en soit tenue là. Nous serions ravis qu'il eût des hommes de toutes couleurs, verts, bleus, diaprés, jaspés, mordorés, mouchetés, comme des panthères, rayés comme des zèbres, rien que pour le plaisir d'admirer leur pittoresque et de les voir se méisser à nous.

Car les deux phénomènes vont de pair : chaque race a une tendance à la consanguinité qui conduit à en maintenir le type, et une tendance au croisement qui enrichit la nature en produisant des types intermédiaires. Il est absurde de vouloir contrarier à toute force l'un ou l'autre phénomène, l'une ou l'autre tendance.

Quant aux nazis dont la truanterie se prend pour une chevalerie, et dont le drapeau sanglant a flotté sur tant de ruines, nous les avons considérés comme des malfaitteurs internationaux bien avant qu'ils eussent commis leurs premiers crimes. Il va de soi que ce n'est pas le calvaire sans pareil qu'ils ont infligé au monde qui, trente-cinq ans après, va nous faire changer d'avis.

PRÈS DE NOUS

MARSEILLE - LE CINE-CLUB « Culture et Liberté » a repris ses activités.

Les séances ont lieu 29, rue Mazagan (près du milieu de la Canebière), le samedi à 21 heures. Le tarif reste de 20 F pour l'année (réglement par C.C.P. préférable pour vous et pour nous).

AU PROGRAMME DES PROCHAINES SEANCES :

4 novembre : « Le Sel de la Terre », H.-J. Biberian et Wilson ; « Dimanche à Pékin », C. Marker.

18 novembre : « La Ballade du Soldat », G. Tchoukhrai ; « The War game », M. Zetterling.

25 novembre : « A Bout de souffle », J.-L. Godart ; « A Valparaiso », J. Ivens.

2 décembre : « Que Viva Mexico », S.-M. Eisenstein ; « Une Partie de campagne », J. Renoir.

9 décembre : « Rêves de femmes », I. Bergman ; « La Joconde », H. Gruel ; « Eves futures », J. Barzatieu.

FOYER INDIVIDUALISTE d'Etudes sociales

Café Saint-Séverin (salle du sous-sol) 3, place Saint-Michel à Paris Métro : Saint-Michel

Dimanche 12 novembre, à 14 h 30 importante conférence de

P. BARKAN

Conservateur à la Bibliothèque Nationale

LES LANGUES DANS LE MONDE

leurs aspects, leurs problèmes

Réunions au Foyer les vendredis 17 et

24 novembre à 20 h 30

Le vendredi 17 : petite causerie sur

« La Patrie », par Marcel RENOT

COMMUNIQUE

Nous rappelons que les camarades qui désirent recevoir le Bulletin Intérieur, doivent envoyer une provision (10 F) qui couvre la période de Congrès à Congrès. Les versements doivent être effectués au C.C.P. : BIANCO René, C.C.P. 38 31 81 Marseille.

PROVOS, HIPPIES ET COMPAGNIE

Une semaine après la publication de notre article « Provo n'est pas mort » (sans points de suspension), une dépêche de l'agence France-Presse reproduite par les trois principaux journaux suisses de langue française annonçait :

« Les provos réapparaissent à Amsterdam. Au cours de la nuit de samedi à dimanche, une cinquantaine de provos se sont réunis autour de la statue du Liverdje (le titi d'Amsterdam) en plein cœur de la ville, l'ont barbouillée de peinture orange (couleur de la famille royale) et blanche (couleur traditionnelle des provos). Ils se sont dispersés à l'arrivée de la police qui n'a procédé à aucune arrestation. La manifestation était dirigée par le conseiller municipal provo d'Amsterdam, Luud Schimmelpenninck, descendant d'une famille illustre qui donna un premier ministre aux Pays-Bas au XVIII^e siècle. Cette réapparition des provos suscite un certain étonnement. En effet, à la suite d'un tumultueux concile tenu dans le sud du pays en novembre 1966, le mouvement avait annoncé son propre décès et laissé la place aux hippies non violents. Cette manifestation marquait la publication du rapport officiel de la commission d'enquête instituée par le gouvernement sur les causes des graves émeutes d'Amsterdam de juin 1966. » (1)

Au même moment, à Paris, les journaux français diffusaient photographies et commentaires sur le premier mariage hippy, ce qui les empêchait sans doute de s'intéresser à Amsterdam. C'est qu'à Paris, pour ne pas avoir l'air arriéré, il ne faut pas manquer le dernier bateau. Les plunitifs « bien informés » vous diront même que le mouvement hippy à son tour s'est dissous et que la dernière mode est aux freebies. Nous, on veut bien.

Beatniks, provos, hippies, freebies ne sont que les générations successives des enfants de l'ordre établi, enfants du « cauchemar climatisé » ou non, enfants du monde prétendu libre qui a laissé écraser la Hongrie en 1956 parce qu'il avait peur des Russes mais qui ne se gêne pas aujourd'hui pour mettre à feu et à sang le Viet-nam parce que c'est pratiquement sans danger. Sans danger pour la Floride et la Californie, sans danger pour « les rois de la mine du rail ». Au contraire. Jamais les affaires américaines n'ont aussi bien marché. Ce ne sont pas quelques déserteurs hébergés par les provos, les vrais, qui vont faire baisser le cours des matières premières stratégiques. Wall Street « uber alles ».

Pourtant il est possible de faire quelque chose. Les camarades hollandais qui sont venus à Paris cet été s'en sont retournés déçus. Peut-être une question de tempérament. Mais, de fait, on se demande pourquoi si, à Paris, on cherche de vrais provos, on ne trouve que des hippies de pacotille.

Jean-L. GERARD.

(1) « Gazette de Loussonne », « La Tribune de Genève », « La Suisse », du 9-10-1967.

ESPAGNE

De la foire électorale au pays de Torquemada

Est-ce que les services de propagande du régime franquiste sont en défaut ? Est-ce que le ministère de l'Intérieur, l'opus dei, les curés et toute la racaille fasciste ne font plus leurs devoirs.

Est-ce que les morts ne votent plus ? Est-ce que depuis octobre, avec un carte de la Phalange, les ceusses qui en croquent ne peuvent plus glisser plusieurs bulletins en même temps dans la boîte à malice ?

Est-ce que les messes, les prières, les prêches dits en faveur des honorables candidats sont laissés « bulletins morts » ?

Aux élections des Cortes du 10 octobre, à Madrid, à Barcelone, 50 % des électeurs boudèrent les urnes, j'allais dire les confessionnaires. Curieux ! de toute façon, il va y avoir des musiciens qui n'auront pas de fauteuils d'orchestre au paradis des fascistes, tout juste des strapontins, et encore !...

Y en a qui vont se faire engueuler. »

Un foïn pareil après la consultation du 14 décembre 1966, où les votants étaient plus nombreux que les inscrits. C'est incroyable, deux thèses furent alors en présence :

— Les uns dirent : « C'est truqué », affirmation bien trop facile pour les autres.

— Les autres dirent : « Le parti communiste conseillant la participation électorale contrairement aux autres organisations clandestines, les voix communistes firent monter le cheptel électoral » et comme chacun sait que l'instruction publique est égale à zéro au pays de Francisco Ferrer — une grande quantité de sympathisants cocos, toujours futes, balanceront tous en cœur un bulletin à Franco dans l'urne... pure calomnie !

Nous ne le croirons pas, tout le monde devrait le savoir, les voix communistes n'ont jamais servi la réaction.

Pour conclure, nous interviewons Jesus Torquemada, membre du parti dit des travailleurs.

— Que penses-tu des élections ?

— C'est simple, fiston, aux premières élections, en 66, le parti conseille le vote, ça marche à fond — participation écrasante — le peuple vote massivement en toute conscience de classe.

— Aux deuxième élections, le parti conseille l'abstention, le populo n'urne pas. Tu feras la soustraction, et voilà ! L'influence de notre grand parti grandit dans le peuple, etc.

— Nous ne pouvons plus l'arrêter, il est parti... il en have.

— Mais crénom de Dieu, par Notre-Dame des électeurs cocos, dialectiquement parlant, tu veux guérir la vérole fasciste avec des bulletins de vote ? — POL CHENILLE.

Un exemple...

Joan Baez dont la belle voix honore la chanson contemporaine, vient d'être arrêtée aux U.S.A.

Son crime ? avoir refusé de payer la part d'impôts qui sert à la poursuite de la guerre.

Un tel geste est réconfortant et peut donner à méditer aux ouvriers des usines Ford qui ont lâchement repris le travail, dans le secteur de la guerre, pour ne pas gêner le crime de leurs gouvernants.

Les anarchistes, les pacifistes et tous les hommes libres sont de cœur avec Joan Baez qui donne à tous un exemple de courage et d'humanité.

« Ce sont là jeux de Prince »

Savez-vous que nous sommes gouvernés par un prince ? Ne dites pas non, ce serait un crime de lèse-majesté. Certes, si sa domination nous fut imposée au cours d'une guerre colonialiste, ce n'est pas lui qui nous la livra pour que nous succombions sous son joug. Cela n'empêche que le prince d'Andorre régit sur la France, Paure France ! Il ne lui suffisait pas d'être gouverné par le général-président, encore fallait-il que celui-ci fût prince. Prince-président, cela ne vous rappelle-t-il donc rien ? D'autant plus que le dernier P.P. homologué avait aussi la manie des référendums, pardon : des plebiscites.

Enfin, quelle aubaine pour les pleureuses professionnelles de « Vues et images du monde » et autres « Nation » : La vie d'un prince inconnu et insoupçonné à décortiquer. Imaginez un peu ce titre ronflant : « Les Amours secrètes du coprin d'Andorre », cela va faire vendre. Vive le prince, messieurs !

Et pourquoi pas ? Vive le prince d'Andorre, vive Andorre et qu'il y reste. Un prince ne vit jamais mieux que dans sa principauté, parmi ses fidèles sujets. Mais c'est alors que les Andorrans ne sauraient nous pardonner.

KUGER.

La France se dépeuple

Le sujet est à l'ordre du jour : la France se dépeuple. On pouvait en douter dans un temps qui a vu naître le cinquante millionième Français.

Mais rien n'est plus mystérieux que les statistiques qui, comme le cœur, ont des raisons que la raison ne connaît pas.

Selon celles-ci, les naissances sont en baisse, ce qui vaut à supposer que le coefficient de longévité s'élève.

C'est là un facteur assez remarquable pour que les pouvoirs publics s'y arrêtent.

En dépit de l'aumône des allocations aux vieux travailleurs, en dépit des détournements de fonds, procurés par une certaine vignette, dont les malheureux n'ont vu que la couleur, l'âge de la mortalité recule.

N'y a-t-il pas là de quoi faire rêver un ministre des Finances ?

Non, cela le laisse froid et il se désole même que les anciens ne mettent pas plus d'empressement à trépasser.

Ce qu'il faut, c'est une nation jeune.

Pourquoi ? Cela nous fut expliqué sans fard à Europe N° 1 :

Parce qu'en cas de guerre, nous aurions plus de soldats pour nous défendre.

Faire les poubelles du fascisme pour justifier la politique de la V^e République, c'est en vérité le plus bel aveu que nous pouvions espérer.

Mais il importait d'apporter d'autres arguments que ceux du César de carnaval, détérré de l'oubli à cette occasion.

L'argument, le voici : les jeunes doivent permettre aux vieux de vivre ; s'il y a quatre fois plus de jeunes que d'anciens, ceux-ci connaîtront quatre fois plus d'aisance.

Remettons nos lunettes, Monsieur... je ne sais comment : aujourd'hui les jeunes (dont les études se poursuivent davantage qu'autrefois) sont à la charge de la société jusqu'à quinze ou vingt ans, alors que les vieillards ne survivent pas un pareil nombre d'années à l'âge de la retraite, ce qui supposerait le taux de mortalité de 80 ans à 85 ans.

En conséquence si, selon vos vœux, les naissances augmentaient au point qu'il y ait quatre fois plus de jeunes que d'anciens, c'est à ces derniers qu'il appartiendrait de nourrir les nouveaux venus jusqu'à vingt ans, après quoi ils n'auraient plus grand-chose à espérer en retour si toutefois ils étaient encore de ce monde.

Telle est la légère rectification qu'il importe d'apporter à vos brillantes élocubrations.

Faut-il ajouter, Monsieur... dont je ne sais le nom, que votre raisonnement serait-il établi, ne pourrait satisfaire que les jocrisses, et cela pour une raison élémentaire accessible à un enfant de dix ans et aux lumières de laquelle peut même s'élever à la rigueur un sous-secrétaire de la population.

Je vous en offre l'énoncé : un jeune est un vieux en puissance et si vous réclamez quatre fois plus de jeunes aujourd'hui, il y aura quatre fois plus de vieillards dans soixante ans, avec un problème multipliant celui qui se pose aujourd'hui pour eux, ce qui permettra à vos héritiers spirituels de réclamer, dans soixante ans d'ici, seize fois plus de naissances que l'on en compte aujourd'hui, et aux héritiers de vos héritiers d'exiger, au nom de votre progression, qu'il en soit soixante-quatre fois plus que de nos jours, ce qui peuplerait la France dans 120 ans d'un milliard deux cents millions d'habitants.

C'est là sans doute un petit calcul auquel vous avez oublié de vous livrer car si l'adage veut que « gouverner c'est prévoir », les réalités nous ont enseigné qu'il était vain d'attendre des hommes au pouvoir des prévisions qui excèdent le temps de leur ministère.

Maurice LAISANT.

Ils ont voté... et puis après ?

Le vote sur la motion de censure n'a rien qui puisse nous étonner à vrai dire, si ce n'est qu'au lieu d'être un catalyseur pour la gauche, il l'a été pour le gaullisme. C'est là l'aspect le plus frappant de ce vote qui nous permet, suite à cette constatation, de préciser quelques points de vue.

Tout d'abord, il est certain maintenant que le centre est prêt à se prostituer au gaullisme ; c'était une attitude prévisible tout simplement par la position instable que le centre tient dans la vie politique française, mais c'est la première fois que les avancées sont si nettes et si opportunes. Et si le lendemain ces mêmes centristes ont joué aux amants outragés, cela n'était qu'une parade pour la galerie. Tout ce cinéma — digne d'une IV^e que décidément beaucoup regrettent — revêt une signification bien nette, même si nous ne pouvons pas encore dire avec précision ce que vont donner ces tractations. On peut, avec les éléments actuellement en notre possession, envisager plusieurs hypothèses dont la suivante, qui me semble la plus probable. On a pu constater le ralliement spectaculaire du centre dans sa majorité au gaullisme suite à une longue série de polémiques qui entraient dans le cadre d'une recherche de dialogue avec la majorité actuelle et plus particulièrement avec le Premier ministre ; et l'on peut se demander si le centre n'a pas pour but de constituer la base d'une nouvelle majorité « après-gaulliste » avec comme leader — pourquoi pas ? — Pompidou ? Il devient alors intéressant de noter — et en fait c'est un des éléments qui peuvent confirmer cette hypothèse — l'attitude de ces centristes par rapport à certains hommes de la majorité actuelle, tel Michel Debré qui justement a eu plusieurs fois maille à partir avec Pompidou. Ce dernier se place ainsi au premier rang

de la succession, coupant l'herbe sous le pied de Giscard d'Estaing et usant Debré à son ministère par le travail de sape qu'il provoque contre lui. Là se trouve posé le vrai problème de la succession de De Gaulle. Tout un ballet de coulisse commence, s'il n'est pas commencé depuis longtemps déjà, et chacun joue sa carte, toutes les armes étant bonnes. Mais le jeu politique est aussi instable qu'une feuille secouée par des rafales de vents contraires, et d'ici à la succession officielle et définitive il peut se passer beaucoup de choses...

Un deuxième aspect que ce vote nous a confirmé, c'est le rejet par les centristes de la F.G.D.S. qui se trouve ainsi poussée vers les communistes. Cela va obliger Mitterrand à résoudre certains problèmes au sein de la Fédération, et notamment ceux posés par la fraction « centriste » de cette gauche où l'opposition anticommuniste est assez forte (tendance Defferre). Egalement problème vis-à-vis de l'opinion publique du fait que Mitterrand passe un peu pour le cocu de l'histoire. Certains vont se réjouir de cette « unité » forcée de la gauche traditionnelle avec les communistes, mais concrètement où cela peut-il bien déboucher ? Nulle part. Communistes et Fédérés n'ont pas assez de points communs pour s'entendre sur un programme réellement constructif. Ils peuvent encore moins constituer une équipe gouvernementale prête à prendre le pouvoir. C'est un coup dur pour la F.G.D.S. qui voit là son travail de longue haleine soudain stoppé par les réalités de la vie politique et c'est également un coup dur pour Mitterrand qui se voit obligé de limiter ses ambitions personnelles. On ne peut donc attendre de la gauche, communistes compris, qu'une opposition stérile où toute initiative personnelle lui sera interdite. Comme toujours.

Le troisième aspect, c'est l'étonnante manière dont Pompidou a su mener sa baraque au Parlement. On sent naître en lui le grand politicien que le gaullisme attendait, l'homme de Parlement. Et les centristes (31 sur 41) qui lui ont accordé leur confiance ne s'y sont pas trompés. Ils ont là une tête qui est en place ; ils veulent constituer le corps. Pompidou sort grand triomphateur d'un vote qui devait au départ lui porter un coup aux yeux de l'opinion publique par l'unité de l'opposition lors du vote, unité qui n'aurait pas de toute façon été une majorité, mais qui devait montrer la solidarité de l'opposition. C'est raté.

Il va maintenant s'agir pour les états-majors des partis de changer quelques pions de place sur l'échiquier politique et de commencer des manœuvres qui ne seront sûrement pas toutes « démocratiques ».

Enfin le quatrième et dernier aspect qui ressort de ce vote, c'est le renouveau, même relatif, que prend le Parlement dans la vie politique française ; renouveau qui fait suite à une lente évolution du Parlement, qui s'adapte au nouvel esprit politique français tel qu'il a été défini par la constitution gaullienne.

Cette routinière motion de censure nous aura donc permis de faire le point sur l'état actuel de la vie politique française. Il est évident que tout n'est qu'hypothèse en ce domaine, mais on sent que toute une évolution générale se prépare et il vaut mieux rassembler le plus tôt possible les divers éléments, même s'ils nous mènent à de fausses conclusions pour l'instant, que de risquer de se laisser dépasser par les événements. Sachons au moins à quelle sauce nous serons mangés. Ils ont voté... et puis après !

Michel CAVALLIER.

SURVIVRE...

par François PLAZA

Telle est la terrible question qui se pose à l'ensemble de l'espèce humaine.

La lente et inexorable progression du conflit armé fait craquer les étroites frontières du Viet-nam, se déploie au Laos, menace le Cambodge, et risque de s'étendre brusquement, nous emportant tous dans le même chaos.

Le vaillant peuple vietnamien n'a vraiment pas eu jusqu'à présent, beaucoup de chance. Depuis toujours, il lutte pour obtenir son indépendance. D'abord contre son puissant voisin la Chine qui l'occupe jusqu'au X^e siècle, puis le maintient en tutelle jusqu'à l'arrivée des Français, vers le XVIII^e siècle. La seconde guerre mondiale lui amène l'occupation japonaise qui s'étend à toute l'Indochine. Les maquis vietnamiens communistes qui s'organisent alors sous la direction d'Ho Chi-minh, rallient la majorité des forces nationalistes, pour chasser ce nouvel envahisseur.

Après la chute du Japon, c'est le combat contre le colonialisme français, avec son dénouement : la défaite militaire française de Dien-Bien-Phu.

Les Accords de Genève signés le 20 juillet 1954 entre l'Armée Populaire du Viet-nam, et les Forces de l'Union Française, mettent définitivement fin au conflit.

L'Indépendance, tant attendue, semble enfin se profiler à l'horizon.

Bien qu'occupant les trois quarts du pays, sous la pression des Russes et des Chinois, le Viet-minh accepte de se retirer et de regrouper des forces au nord du 17^e parallèle, tandis que les effectifs franco-vietnamiens se regroupent au sud. Il n'était alors nullement question d'une séparation du Viet-nam en deux blocs politiques. Le 17^e parallèle représentait uniquement la séparation, provisoire, entre les deux forces armées.

Chaque camp avait la responsabilité d'administrer momentanément les régions respectivement occupées jusqu'en 1956, date à laquelle devait avoir lieu des élections générales qui décideraient du sort de tout le Viet-nam. Le Gouvernement français d'alors, endosse une lourde responsabilité : sous la pression des Etats-Unis, un an avant les élections, les Français se retirent, laissant la place aux Américains, non signataires des accords de 1954. La situation va très vite se détériorer. Appuyé par les Etats-Unis, c'est la mise en place à Saïgon, du gouvernement anticommuniste et réactionnaire de Ngo-Dinh-Diem. Les mesures impopulaires prises (suppression du début de la Réforme agraire), l'oppression de toute forme d'opposition au régime, déclenchent la révolte populaire dans le sud, la constitution du Front National de Libération, regroupant comme au temps de l'occupation japonaise les

maquis communistes et les groupes à tendance nationaliste.

Par crainte de l'extension du communisme en Asie du sud-est, ne comprenant pas les sentiments nationalistes de la majorité des Vietnamiens, les Américains s'engagent à fond soutenant toute une succession de gouvernements militaires fantoches.

Et nous voici en 1967 avec plus d'un demi-million de soldats U.S. qui s'efforcent en vain avec leur puissant potentiel guerrier, de mater les forces viet-congs.

Une nouvelle année de guerre va s'achever. Depuis décembre 1966, la pression militaire des Etats-Unis s'est singulièrement accrue, au nord comme au sud.

Au nord, nous avons vu l'intervention de l'artillerie navale de la VII^e Flotte qui pilonna les côtes ; la destruction systématique des voies de communications dans le but, soi-disant, d'arrêter les infiltrations de matériels et de troupes au sud. Le minage des cours d'eau ; les bombardements d'Hanoi et d'Haiphong ; l'attaque des bases de Migs.

Les incidents se multiplient de façon inquiétante : navires soviétiques et britanniques touchés par l'aviation américaine, accrochages multiples au-dessus du territoire chinois.

La zone dite « démilitarisée » autour du 17^e parallèle pullule de combattants des deux bords.

Au sud, la situation n'est guère plus réjouissante : les ruines s'accumulent, les armes chimiques font timidement leur apparition, la tactique dite « de la terre brûlée » rentre dans les mœurs (sans grands résultats d'ailleurs).

Les rizières sont détruites. Les Etats-Unis sont obligés de fournir du riz. Livraisons déjà effectuées : 650 000 t. 500 000 autres tonnes seront prochainement livrées.

Les pertes civiles vietnamiennes, au nord comme au sud, s'accroissent sans cesse, sans que cela impressionne beaucoup les belligérants acharnés à se détruire. En septembre dernier, l'état-major U.S. et McNamara déclaraient : « Les seuls bombardements qui pourraient mettre le Nord-Viet-nam à genoux, seraient les raids terroristes contre la population. »

Nous faisons, pour cela, entièrement confiance aux militaires (des deux bords d'ailleurs), il y a belle lurette que cette technique de pression est mise en application. Quant à la volonté de négocier des U.S.A. et des Nord-Vietnamiens, personne ne se fait plus d'illusion. Chacun attend de l'autre qu'il fasse les premiers pas. A ce stade, chacun de nos petits-enfants aura une grande barbe blanche sans que la situation ait évolué d'un pouce !

Le premier compte sur sa force pour acculer l'adversaire, le second sur sa capacité de résistance en attendant que la pression internationale, et la pression de

l'opinion publique américaine fassent basculer l'optique de la Maison Blanche.

En attendant ces heureux événements, la situation s'envenime. Les pays de l'Est accroissent leur aide au Nord-Viet-nam, les conseillers techniques russes affluent ; des généraux américains parlent d'envahir le Nord... La Chine pourra-t-elle rester encore longtemps passive ?

En Amérique, de nombreux responsables prennent conscience de l'impasse où les conduit la politique du Président Johnson. L'opposition du Sénat se fait de plus en plus forte. Les manifestations des minorités pacifistes s'accroissent. L'opinion américaine paraît très timidement basculer vers les opposants à la guerre.

Enfin, principal atout qui risque peut-être d'arrêter l'escalade : la situation financière semble ne plus être aussi florissante.

Belle course contre la montre en perspective !

Comme dans beaucoup d'autres capitales, nous avons assisté à Paris, à une bien belle manifestation contre la guerre du Viet-nam. Manifestation soi-disant « pacifique ».

Pour une fois, les agents du service d'ordre, sans armes (apparentes... évidemment), calmes, alignés comme des poireaux dans leur gabardine, ne semblaient pas plus pacifiques que la plupart de ses manifestants vociférants et braillards, hurlant : « U.S. assassins », « F.L.N. vaincra », « Johnson assassin » et même, tenez-vous bien : « Paix vietnamienne ! ».

Au milieu du fatras de toutes les inscriptions brandies : « Paix au Viet-nam », etc. (voir plus haut), deux sortes de pancartes m'ont semblé intelligentes :

1^o Une série de dessins représentant chacun une bombe rayée de deux traits rouges ;

2^o Une qui tenait un petit groupe de libertaires, marchant fièrement derrière leur pavillon noir : elle représentait deux poings tenant un fusil brisé, avec cette légende : « Pour la Paix universelle, commençons par cela ».

Saluons également, au passage, la courageuse délégation américaine représentée.

Si nous voulons la paix, c'est tout de suite qu'il faut la construire. Recherchons les causes profondes des guerres qui ne sont que des crises aiguës de sociétés malades. Malades de l'accumulation du capital et du pouvoir entre les mains de quelques minoritaires ; des Etats monstrueux aux intérêts insatiables ; des masses engourdies qui se laissent mener à l'abattoir sans rechigner, etc.

Les fréquents accrochages à la frontière séparant les deux Corées, les récents événements tragiques du Moyen-Orient, le prodigieux développement de la technique guerrière devraient ouvrir bien des yeux.

Quant aux réfractaires, tous ces généraux, amiraux et autres maréchaux, qu'ils soient français, chinois ou papous ; tous ces fatigués aux fumeuses théories, prêts, la main sur le cœur, à faire le bonheur de l'humanité après y avoir pratiqué une sérieuse scignée, il faut les regrouper, leur trouver une vaste terre désertique ou une lointaine planète, les y placer, leur donner à profusion tout ce qu'ils désirent, leur procurer en grand nombre leurs jouets favoris les plus modernes, et refermer la barrière par un gros cadenas.

Et là, heureux, qu'ils s'en donnent à cœur joie ! Qu'ils complotent et se cocailent, s'injurient et s'excommunient, qu'ils dressent des potences et des tribunaux, qu'ils construisent des prisons, qu'ils rétablissent l'inquisition, qu'ils se liquent, se giflent, s'épilent, se crachent à la face, se grillent et se matraquent, s'empoisonnent, s'empalent, se poignent, se garotent, s'égorgent et se lapident, se fusillent et se mitraillent, s'étouffent, s'étripent et se teignent, qu'ils se volatilisent à qui mieux mieux dans de beaux petits nuages,

MAIS, SACREBLEU !... QU'ILS NE NOUS EMM... PLUS !

A LA PROCHAINE...

Un immense frisson secouait les technocrates du ministère de l'Agriculture. Pompidou soi-même, réveillé en toute hâte, sentait monter en lui la peur.

— C'est une révolution ?

— Non, Monsieur le Premier ministre, c'est une révolte.

— Bon, alors on verra ça demain matin !

Et il se rendormit de son plus lourd sommeil, certain d'être entré dans l'histoire après ce dialogue mémorable.

Cette saynète, si elle n'a pas eu lieu, aurait bien pu se produire, car, lorsque les paysans en colère ont barré les routes, on a frôlé l'insurrection générale d'assez près. D'ailleurs Pompidou l'a senti qui a accordé immédiatement aux paysans certaines garanties indispensables qu'ils réclamaient. Bien sûr, ils ont obtenu le minimum et, bien qu'il y ait eu d'autres manifestations, on n'a plus assisté aux scènes d'émeute qui avaient affolé ou enthousiasmé la France.

Pourquoi ?

C'est principalement et surtout la rivalité qui oppose les différentes organisations syndicales, et qui vient de leur rattachement, pour la plupart, à des partis politiques — seul le Comité de Guéret, me semble-t-il, n'est rattaché à aucun parti — qui a fait que le gouvernement a pu s'en tirer ; et il est dommage que nous n'ayons pas assisté aux « arrangements » car certains « révolutionnaires de Parlement » n'auraient pas aujourd'hui la gueule épanouie qu'ils ont en revendiquant, pour l'opinion publique, les émeutes paysannes, et en les trahissant, pour le gouvernement et en vue de sauvegarder les bonnes relations entre politiciens.

Les paysans se sont révoltés pour rien parce qu'ils ont confié leur révolte aux politiciens qui n'avaient rien à gagner à ce que celle-ci aille jusqu'au bout, qu'ils soient de gauche, du centre ou de droite, sans oublier les extrêmes.

Les paysans ont pillé les préfectures comme leurs ancêtres avaient pillé les châteaux des seigneurs. C'était la revanche des exploités sur les successeurs des anciens exploités mis au pouvoir par le Proletariat trompé et abusé par ceux qui allaient devenir ses nouveaux maîtres, les Bourgeois. C'était l'heure de la grande vengeance. Hélas ! cela n'a duré que le temps d'une entrevue avec un ministre.

Mais nous avons là la preuve que le seul moyen pour foutre en l'air cette société pourrie, c'est la violence. Sans la violence il aurait fallu plusieurs mois, si ce n'est des années, aux paysans pour obtenir ce minimum qu'ils ont eu. En une journée ils l'ont eu. Malheureusement ils se sont arrêtés en chemin et tout est à recommencer.

Si la violence est le seul moyen de lutte qu'on nous laisse, nous saurons l'utiliser. Et un jour nous serons là, quand nous sentirons le besoin d'aller vraiment jusqu'au bout. Alors plus de politiciens, plus de ministres. Tout cela valsera comme a valsé la tête de Louis XVI.

Et chaque jour le fruit mûrit. Il y a trop de chômage, trop de mécontents en France pour qu'un jour ou l'autre il n'y ait pas un grand règlement de comptes. Nous y serons présents.

Jacques LIBER.

LA RENTRÉE

Si au long de ces trois derniers mois d'été la grande majorité des travailleurs a relâché ses activités professionnelles, et les militants leurs occupations syndicales, pour avaler leur maigre ration légale de congés annuels, il n'en a pas été de même pour nos gouvernants. Ces derniers ont mis les bouchées doubles : cascades d'augmentation (y compris, par erreur sans doute, le S.M.I.G.), vagues d'ordonnances successives réduisant cette conquête du monde du Travail : la Sécurité Sociale, en une compote indigeste.

Indigeste, du moins nous étions en droit de le penser, après les déclarations faites par les députés des partis de Gauche, et les mises en garde des syndicats appuyées par deux grèves générales d'avertissement, des pétitions, et autres manifestations !

Les Travailleurs semblaient, en effet, très jaloux de leur Sécurité, dite Sociale, et l'on pouvait supposer qu'à la première alerte nous les verrions tous spontanément se mobiliser pour la défendre.

Nous nous trompions. Il n'en est rien. Elle se fait aujourd'hui allègrement retrousser par le Pouvoir, au milieu d'une indifférence quasi générale. C'est très surprenant.

L'apathie du Français Moyen atteint actuellement des profondeurs insoupçonnables ! Rien ne semble plus le tourmenter : ni l'approche menaçante de la guerre, ni la course insensée aux armements atomiques, ni l'augmentation du chômage, la suppression graduelle des libertés... Pour s'occuper de ces choses ennuyeuses, il fait confiance à des personnages qu'il a envoyés siéger à la Chambre (qui mérite bien son nom), et à une sorte de Guide Souverain aux pouvoirs démesurés. — Quant à lui, il a d'autres soucis en tête : son petit boulot, sa petite auto, son tiercé dominical.

La civilisation de consommation, avec sa multitude de gadgets inutiles, le matraquage quotidien de la propagande officielle semblent l'avoir plongé dans une léthargie qu'il sera bien difficile de dissiper.

L'analyse de l'étrange comportement de « l'homme sapiens » type 67 va donner bien des traces à nos Sociologues.

Les syndicats ouvriers, avec leurs quelques militants convaincus, s'efforcent de remuer cette masse inerte. Ce travail ingrat n'aboutit pas. La presse syndicale, les tracts, les affiches sont de moins en moins lus, les réunions désertées. Il est vrai que l'action des syndicalistes de base est bien souvent contrariée, voire sapée, par des prises de position imprévues et

contradictoires des Confédérations. Confédérations fortement bureaucratées, de plus en plus happées, et entraînées dans les rouages du mécanisme gouvernemental, se coupant ainsi peu à peu de leurs troupes.

Les Syndicats vont-ils perdre entièrement la face ?

Après avoir pris fermement position pour la défense de la Sécurité Sociale, et rejeté le principe des ordonnances, les voici devant le fait accompli ; le moment n'est plus aux tergiversations mais à l'action. Nous voici déjà en novembre. Il est peut-être encore temps d'agir.

Que nous proposent-ils ?

Bien peu de choses :

Des « Cartels de défense », au niveau régional groupant toutes sortes d'organisations familiales, mutualistes, syndicales, mais pas d'organisations politiques (au point où nous en sommes, on se demande pourquoi). Chaque « Cartel » doit se réunir pour élaborer un programme de défense de la Sécurité Sociale, mettre sur pied des contre-propositions, étudier d'éventuels moyens de pression (toujours au niveau de la région). Plusieurs sont déjà passés à l'action. Courts défilés, en rangs clairsemés devant la Préfecture ou la sous-préfecture, déposition d'une motion. Terminé. Ce n'est pas très sérieux. Ça tourne à la séance de guignol. Les travailleurs n'ont pas conscience de leur force.

Beaucoup de militants sont amenés à penser que tant que de GAULLE sera au pouvoir, rien de sérieux ne pourra être obtenu par l'action syndicale.

Cette position est fautive, et surtout dangereuse pour l'avenir. C'est un encouragement donné aux régimes forts. Plus le Pouvoir est autoritaire, plus la pression du Proletariat devrait être rude et vigoureuse.

Une autre cause également contribue à éroder la combativité du mouvement ouvrier actuel :

Le Parti Communiste Français ne tient nullement à gêner, par une trop tumultueuse opposition au niveau social, la bonne marche du régime gaulliste qui, indirectement, favorise son implantation (voir les résultats obtenus aux élections législatives et, dernièrement aux élections cantonales) et dont la politique extérieure lui agréée tout particulièrement. De là à expliquer l'attitude fluide de la C.G.T... c'est un pas que beaucoup d'esprits chagrins n'hésitent pas à franchir. Et sans la participation active de cette grande et puissante Centrale, rien ne peut être sérieusement envisagé sur le plan syndical, au niveau national.

Le Syndicalisme en France, n'arrive pas à se dépêtrer de l'emprise des partis politiques. C'est ce qui risque de lui être fatal. Il s'essouffle. Son incapacité à entraîner la masse des Travailleurs dans des actions de longue haleine, son manque de dynamisme deviennent de plus en plus évidents.

Il n'y aurait plus qu'un moyen, pour redonner vie à ce grand corps malade : lui injecter une forte dose de sérum révolutionnaire.

François PLAZA.

LES VALETS DU POUVOIR

C'était à la radio.

Peu importe le poste : qu'il me suffise de dire qu'il débitait assez de platitudes pour être national.

Le débat portait ce jour-là sur le problème du stationnement, sur les infractions qui s'ensuivent et sur les pénalités qu'elles encourrent.

L'animal vertical pérorant au micro constatait le mépris des usagers pour ces amendes et l'inefficacité à laquelle elles aboutissent.

Il concluait : « Elles ne correspondent plus aujourd'hui au but qu'on leur avait fixé et le mieux, pour rendre leur sens, serait d'en majorer le tarif. » C'est tout.

Merveilleuse morale que celle qui préconise le relèvement du taux de la loi pour permettre à une seule catégorie de fortunés de pouvoir s'offrir le luxe de s'y soustraire.

Etrange logique que celle qui ne considère que les infractions sans considérer les raisons qui les motivent.

Sous un autre système dont la grandeur ne serait pas dans des pétards atomiques, des voyages ruineux et des défilés militaires, on aurait peut-être souci de multiplier les parkings, d'envisager l'aménagement des lieux de stationnement, de résoudre les inextricables problèmes de la circulation par une limitation des naissances.

Mais c'est vraiment trop demander à l'intelligence des pouvoirs publics et des hommes en livrée de la radio télévision française.

« Il y a trop de contraventions ? Augmentons-en les tarifs. »

Ce sera autant d'argent à gâcher, à dilapider en vaniteuses et criminelles manifestations.

A la réflexion, on peut se demander si le naïf imbécile qui pérorait sur ce thème se rendait compte du procès que lui-même dressait de la société.

Une société qui condamne les effets en refusant de considérer les causes qui les engendrent et dont elle-même porte les plus lourdes responsabilités.

Il y a des voleurs, multiplions les prisons et les bagnes en dédaignant de connaître une inégalité sociale et humaine qui rend le vol à main armée inévitable pour ceux auxquels le vol légal est refusé.

Il y a des criminels, dressons les guilotines sans avoir souci d'où viennent les raisons du crime, et si la misère, les guerres civilisatrices et l'exemple même des nations ne les portent pas comme la mère porte l'enfant.

Les choses étant ce qu'elles sont, comme dit l'autre, pourquoi bousculer un système pareillement établi ?

Société de durs d'oreille guidés par des sourds, société de myopes conduits par des aveugles, elle ne saurait avoir de meilleur porte-voix qu'une radiodiffusion qui en est le digne écho.

HEMEL.

UN COUP POUR RIEN

Ces jours derniers on a commémoré le 50^e anniversaire de la Révolution d'Octobre, avec un éclat tout particulier en France de la part des autorités en place. Cette Révolution qui détruisit le tsarisme et son système autocratique qui maintenait encore la Russie dans une ère moyenâgeuse a, il est vrai, marqué un tournant sur le plan politique international et ses conséquences sur les mouvements révolutionnaires mondiaux sont d'une extrême importance.

Soudain, donc, la Russie sortait de sa léthargie et se trouvait face aux réalités politiques et économiques du monde moderne. Tandis qu'en Europe occidentale, le capitalisme s'était subtilement adapté à l'évolution industrielle et à l'apparition de la technique. Il ne s'agit pas de dire que la Russie tsariste n'avait pas d'industries ; elle en avait — peu il est vrai — mais le régime n'avait pas su intégrer cet embryon d'industrialisation dans son cadre, et d'ailleurs il ne le pouvait pas. Le prolétariat naissant et le tsarisme ne profitaient ni l'un ni l'autre de cet apport industriel et technique et « pour sauver les meubles » le tsar devait recourir à des emprunts dans les pays d'Europe occidentale pour faire vivre ce qui existait et mettre sur pied une infrastructure industrielle et capitaliste dans un pays aux lois, aux traditions et à la mentalité encore issues du Moyen Age.

Il est vrai qu'à côté de cela il existait une élite intellectuelle d'avant-garde, renommée jusqu'en France et en Angle-

terre et qui faisait dans les masses un travail d'éducation qui, peu à peu, allait porter ses fruits, par une prise de conscience collective du phénomène d'exploitation de l'homme par l'homme ; mais qui malheureusement allait permettre à une poignée de politiciens de s'emparer du pouvoir en se servant du choc révolutionnaire. Aussitôt en place ces politiciens font bien vite avorter la Révolution et vont assumer le pouvoir au nom du Proletariat qui, paradoxe marxiste, n'allait pas le moins du monde en profiter. Gouverner au nom d'une classe, c'est donc admettre qu'il existe des classes ; admettre qu'il existe des classes après une révolution qui avait pour but au départ la disparition des classes c'est implicitement reconnaître que cette révolution a manqué son but. En fait le résultat est le suivant : la Révolution d'Octobre n'a en définitive rien changé aux structures économiques et sociales, ni même sur le plan politique. Cinquante ans après

seuls les mots changent. Le tsarisme a été remplacé par le marxisme, l'Empire par la République, les seigneurs par les représentants du Parti, etc.

C'est ainsi que nous constatons que la soi-disant Révolution russe faite par les marxistes est une escroquerie monstrueuse. C'est le peuple russe tout entier qui a été trahi par ceux-ci qui, loin de mettre en application le socialisme, le batouent chaque jour un peu plus.

Mais n'oublions pas que le peuple s'est soudain réveillé en 1917, en prenant conscience de sa situation d'exploité. Il suffirait peut-être que cette prise de conscience se renouvèle pour que le Kremlin tremble sur ses bases.

C'est ce que nous souhaitons de pire au peuple russe à l'occasion du souvenir de sa Révolution de 1917 qu'il n'a pas su mener jusqu'au bout, pour l'avoir laissée entre les mains de chefs et d'aventuriers ambitieux.

Jacques LIBER.

Le Centenaire de la naissance de FERNAND PELLOUTIER

CE QUI MANQUE A L'OUVRIER C'EST LA SCIENCE DE SON MALHEUR.

Dans un ouvrage récent intitulé : « la Chevalerie française du Travail » l'historien Maurice Dommanget évoque la belle figure de Fernand Pelloutier dont nous commémorons cette année le centenaire de la naissance.

Né le 1^{er} octobre 1867, 81, rue de Courcelles, à Paris (17^e) Pelloutier eut une existence très brève qu'il consacra entièrement à la classe ouvrière. Nous lui devons surtout la mise en pratique sur le plan syndical des idées de fédéralisme chères à Proudhon.

La Fédération des Bourses du travail a été fondée par lui. De trente-quatre, les Bourses de travail passèrent à cinquante-sept sous son secrétariat. Grâce à ses inlassables efforts, l'idée de grève générale fut répandue dans le monde du travail. Aristide Briand et Joseph Tortelier en furent également les fougueux propagandistes. Tandis que Briand devint ministre et président du Conseil, Tortelier demeura menuisier et anarchiste.

Le 13 mars 1901, atteint de tuberculose faciale, Fernand Pelloutier s'éteignit à Bruyères-de-Sèvres laissant une œuvre inachevée.

Nous sommes en mesure d'annoncer la sortie, avant la fin de cette année, d'une biographie (l'Homme et son action) qui lui est entièrement consacrée par Maurice Foulon :

Albert SADIK.



AVEC LA PEAU DES AUTRES

par Jacqueline et Marcel ROTOT

★
**L'aide aux pays
sous-développés
n'est qu'une
nouvelle forme
du Colonialisme**
★

L'Afrique est un immense pôle d'attraction où s'affrontent toutes les croyances idéologiques du monde occidental.

Tout juste embryonnaires, les Etats indépendants se trouvent étiés dans une politique démocratique, dans un néocolonialisme où l'influence des grandes puissances a un rôle prépondérant dans la vie politique et économique.

Partout où le colonialisme est passé, partout son empreinte s'est incrustée. En se retirant, il a laissé une situation telle, qu'il était assuré dans un avenir assez proche et par le biais de l'aide aux pays sous-développés de se réimplanter. C'est ce qu'il ne cesse de faire depuis l'indépendance.

L'indépendance est d'ailleurs une abstraction, un non-sens ; les Etats indépendants subissent le joug des pays industrialisés car ils se trouvent dépourvus pour la plupart de ressources économiques.

Sept ans après la décolonisation le Congo n'arrive pas à se sortir de l'impasse dans laquelle ses fonctionnaires l'ont fourvoyé.

Plus que dans n'importe quel autre Etat indépendant d'Afrique, la force coercitive des dirigeants ou des responsables à tout échelon, est la délation et la corruption. C'est une image bouleversante que le Congo offre au curieux qui, au travers du paupérisme et des guerres internes, cherche à comprendre pourquoi de « colonie modèle » qu'il était, le Congo en sept ans retrouve approximativement sa position sociale, politique et économique d'il y a cinquante ans.

Le 30 juin 1960, le Congo proclamait la République. Comme dans bon nombre de dialectes africains, l'indépendance au sens politique du terme ne se traduit pas. On connaît bien sûr les causes de l'oppression mais l'origine de

l'exploitation reste quelque chose d'imprécis. L'exemple à citer par excellence est celui de Djibouti, lors des manifestations anti-françaises : le front de libération de la C.F.S. lançait le mot d'ordre « nous voulons l'indépendance ». Et parmi les banderoles que portaient les femmes sur le passage de De Gaulle, on pouvait lire « nous voulons l'indépendance avec le général De Gaulle ».

Il y a donc confusion dans l'esprit des indigènes en général. Ils n'assimilent pas l'indépendance comme étant la prise en main de l'économie du pays pour se libérer du capitalisme et du colonialisme. Ils englobent cette expression dans une vague de mysticisme anticolonial qui les fait se révolter uniquement contre les Blancs mais pas spécialement contre l'exploitation que ceux-ci représentent.

D'ailleurs les politiciens et démagogues noirs ont très bien compris cet aspect, qui les amène à remplacer le régime colonialiste par un système de contraintes et d'instituer un néo-capitalisme qui n'est rien d'autre qu'une reproduction de l'édifice de l'ancien régime. L'exploitation est d'autant plus voyante que le pays est sous-développé.

En France et en Europe en général, on tend vers une planification des aspects extérieurs des individus, pour supprimer la notion fondamentale de la lutte des classes, qui a provoqué, au XIX^e et au début du XX^e siècle, les manifestations spontanées d'une classe sociale solidaire et exploitée, contre une autre classe minoritaire mais dirigeante.

Au Congo principalement et en Afrique en général, il y a deux classes sociales très caractérisées. D'une part, l'énorme pourcentage de gens dépourvus de toute culture et de tout bien et d'autre part, une minorité d'« intellectuels » que le colonialisme a favorisés, parce qu'il était obligé, pour l'opi-

nion publique internationale, d'offrir des possibilités dans les universités aux jeunes prédisposés.

Il se crée donc actuellement une bourgeoisie d'intellectuels, qui au mépris de toute considération idéologique et par les connaissances acquises dans les écoles et lycées, exploite délibérément et sans scrupules, les hommes des pailles, les brasseurs, tous ceux dont la raison de vivre est uniquement liée aux phénomènes de la nutrition et de la reproduction.

Lumumba posait le problème de l'exploitation. Il fut évincé du gouvernement Kasavubu pour ses appartenances idéologiques. Mobutu, malgré

ses efforts d'unification et son combat contre le tribalisme, n'attaque pas les structures organisationnelles du type capitalisme de papa et libérales. Il se contente d'amender un système qui est impropre pour résoudre le problème congolais. Il pivote avec le temps, se tourne vers la Belgique, la France, se mit aux U.S.A. et fait de grands séjours à Moscou. Sa politique est celle des grands « beefsteckards » des Etats indépendants d'Afrique. La politique officielle et de l'escarcelle ouverte, la politique extérieure du « aide-nous nous crevons de faim » ; mais la politique intérieure du « m'en foutisme » et du « on ne peut rien faire plus que ce que nous sommes ».

que se passe-t-il ?

Avec ses structures médiévales, l'Etat congolais sert d'asile aux capitaux étrangers. Antérieurement à l'indépendance, l'agriculture et l'industrie développées par les entrepreneurs belges atteignaient un haut niveau de production. Aujourd'hui la production nationale par rapport à 1958 est en régression de 60 % dans certains domaines.

Si l'on comprend cette notion d'indépendance qui est restée très vague dans l'esprit des gens, on s'explique en même temps les circonstances sociales présentes.

Dans l'euphorie collective, on s'ingénia à remplacer l'administration belge par des fonctionnaires congolais, et on créa en plus de nouveaux postes de responsabilités. Des exemples fournis : à Libengue, ville de 15 000 habitants maximum, nous nous sommes fait

arrêter six fois au total dans une année. Trois fois par des substituts procureurs, une fois par le procureur en chef, une fois par un militaire et une fois par un préfet. Et dans toutes les petites en général, nous avons toujours rencontré au minimum deux fonctionnaires avec des titres ronflants par nous arrêter ou nous mettre en prison. Ce qui suppose une hiérarchie et des employés payés par le gouvernement.

Les fonctionnaires en place, souvent incapables de faire face à leurs responsabilités, engendrèrent une ère de laisser-aller qui se signala à tous les niveaux. Les grandes plantations furent abandonnées. En un an de temps, la production de coton tomba de 50 % ; les productions de maïs, de riz, d'arachides, de soja, d'huile de palme, etc., enregistrèrent les mêmes écarts. La production minière chuta considérablement. En 1967, l'usine d'emballage du coton à Isiro conditionne une tonne par an. En 1959, ce chiffre était de 50 tonnes. En 1956, le Congo produisait 315 245 tonnes de maïs, en moyenne par an. En 1965, il n'en avait plus que 80 000 tonnes. Il serait possible de remplir une colonne complète d'exemples.

Aucune mesure ne fut prise à l'époque, pour enrayer la crise économique mondiale. Parallèlement les routes furent laissées à l'abandon. Cet état de fait s'aggrava avec les événements de 64 et 65.

Mobutu actuellement mène une politique de force. Il cherche à développer l'action militaire dans chaque pro-

vince pour faire contrôler par l'armée les régions et les tribus insoumises. Apparemment il semble maître de la situation. Mais le bilan de ses trois années de présidence, au niveau de l'économie, reste négatif. On a même l'impression, en voyageant au Congo, qu'un conflit nouveau est sous-jacent. L'Armée a tendance à s'autonomiser dans les provinces et à se heurter aux autorités civiles. Dans certains endroits, elle remplace l'administration locale et impose sa dictature. Elle supplante même les responsables en titre. Dans le nord, après de nombreux baraquages et fouilles militaires, nous sommes arrivés à Paulis. Nos passeports étaient évidemment en règle. L'Office d'immigration et la sûreté nous disaient : vous pouvez continuer votre route. Mais l'armée décida de nous garder. Les responsables de la sûreté firent une démarche pour nous sortir de prison. La réponse de l'armée fut nette : « Ici, c'est nous qui commandons ». On nous garda cinq jours en résidence surveillée.

Si le gouvernement se laisse dépasser par l'armée qu'il favorise, il est probable qu'une fois de plus de nouveaux incidents déchireront le pays. Et comme toujours ce sera la classe sociale la plus pauvre qui en subira les effets.

des faits

Les Simbas furent soutenus par les Egyptiens et les Chinois. Ceux-ci leur fournissaient le matériel de guerre et l'Egypte envoyait des entraîneurs et des conseillers militaires. Les Chinois livraient les armes en Tanzanie et de Tanzanie, elles s'acheminaient clandestinement sur le Congo. Le plus souvent les négociants grecs les réceptionnaient pour les vendre aux rebelles. Nous avons vu lors de notre « séjour forcé » à Paulis, des montagnes d'armes chinoises prises aux Simbas. Le gouvernement les laisse pourrir, il n'ose pas les utiliser. Une anecdote savoureuse à ce sujet mérite d'être mentionnée : « Le mythe de l'infailibilité des Simbas disloqua l'armée congolaise. Ces glorieux soldats (comme dit Mobutu) avaient peur. Pour vaincre ce mythe, on eut recours dans l'est, près de Mambasa, à la sorcellerie. On attacha un crâne au cou d'une femme. On lui fixa sous les bras deux tubes crachant du feu (expression employée sur place), et elle fut précipitée du haut d'un rocher. Le mythe était vaincu, l'armée reprit alors du terrain occupé. »

Dans notre optique occidentale, on refuse de croire que le degré de civilisation atteigne dans certains endroits un niveau aussi bas. Mais toutes ces sorcelleries ont une signification au Congo comme les coeurs et les fèces arrachés au couteau sur l'homme vivant ou le crâne écrasé pour manger la cervelle.

Il est évident qu'une révolte dans ces circonstances ne puisse prendre d'autres tournures que celle de 1964. Le problème est de savoir quel régime les révoltes triomphantes auraient institué ?

Les Chinois avaient intérêt à jouer la carte de ceux qui ont perdu. Mais au-delà des intérêts, n'y a-t-il pas des raisons plus humaines que celles des professionnels du socialisme autoritaire, pour amener les tribus congolaises à prendre conscience du fait qu'elles doivent régler elles-mêmes leur propre problème ?

les mercenaires

Pour mater cette révolte, le gouvernement fit appel à Maurice Tshombé, ancien gouverneur du Katanga. Celui-ci comprit très vite qu'il était nécessaire

pour enrayer la marche des Simbas de faire appel à des forces extérieures. Il engagea des mercenaires. Très vite, les tueurs eurent raison des rebelles.

Au centre d'une ville comme Aketi, occupée par 3 000 Simbas, on paraît douze mercenaires. Une demi-heure après, la ville était libérée. La foi des Lumumbistes dans leur infailibilité était telle, qu'ils se précipitèrent sur les mercenaires en se servant du fusil comme d'un bâton. Le carnage, d'après les Belges de la Société de Transports la « Visi-Congo » installée dans cette ville, fut incroyable.

Encouragée par le succès des mercenaires, l'armée congolaise et principalement le corps des « gendarmes katangais » se reconstitua. Les Simbas se replièrent dans la brousse. Ils y sont encore à l'heure actuelle.

Pendant ce temps, à Kinchasa, une révolte de coloir balayait Tshombé pour installer le général Mobutu à la présidence de la République. Tshombé n'accepta pas la défaite. Il s'est enrichi avec les mines de diamant. (On sait que la production du Katanga représente 75 % de la production mondiale en diamants industriels.) Il sut en tirer bon profit. Il prit alors les mercenaires à son service. Il entretint et fit entrer toujours un mouvement insurrectionnel contre le gouvernement Mobutu. En 1965, il fut condamné à la peine capitale pour haute trahison et complot envers la nation. De son bureau de Madrid, il dirigea avec l'aide des agents de l'Union Minière Belge, les opérations de parachutage des mercenaires sur le Congo. Il équipa des hommes grenouilles (camp d'entraînement dans l'Ardeche) qui, du lac Tanganyika, devaient faire la liaison avec les équipes terrestres. Mais le complot des Ardennes fut dévoilé et Tshombé abandonna momentanément son activisme.

Les mercenaires étaient mécontents. Papa « Tshombé » les laissait tomber. Une occasion s'offrit à eux de prouver leur talent. Les gendarmes du Katanga se révoltaient : ils n'avaient pas été payés par le gouvernement et Tshombé les avait « travaillés » depuis 1964.

Les mercenaires épaulèrent d'abord les gendarmes katangais et en profitèrent pour piller les banques et les boutiques de Kisangani. D'après des informations de l'agence Transit-Congo à Kampala, 18 camions volés auraient passé la frontière du Burundi, chargés de leur butin. Après quoi, ils se retirèrent contre les Katangais et se rangèrent au côté des forces gouvernementales.

Mobutu, reconnaissant, en prend à son service. Les gardes du corps qui le suivent, ses gorilles, ne sont rien d'autres que d'anciens mercenaires de l'époque Tshombé.

en bref

Les politiciens et les responsables noirs entretiennent un train de vie dépassant la convenance. Ils s'amuse avec le fric des autres, comme Boccassa en R.C.A., à se faire construire des hôtels et des aéroports particuliers. Ils s'entraînent mutuellement dans d'immenses acrocheries. Il faudrait faire des statistiques sur le nombre des ministres ou autres qui disparaissent avec la caisse et que l'on retrouve quelques mois ou années après, siégeant une fois de plus au parlement. On oublie vite en Afrique. Le fric des autres, c'est le nôtre en fin de compte. Parmi les Etats africains, il n'y en a aucun à notre connaissance qui peut se suffire à lui-même. Ils vivent tous de subventions et à quoi servent les subventions ?

Elles servent justement à payer tous ces chéfalions qui se masturbent l'esprit avec des termes mais qui sont incapables d'avoir une politique humaine, qui n'ont aucun plan d'amélio-

Aujourd'hui, un groupe de mercenaires espagnols, commandés par un capitaine français, forme à Dingila dans le nord et avec l'accord du gouvernement Mobutu, un corps autonome au sein de l'armée avec ses propres méthodes d'entraînement, et son propre recrutement. A ces mercenaires espagnols viennent se joindre des Belges, des Français, des Allemands et des gendarmes katangais venus après leur révolte manquée de 65.

Le camp de Dingila est de plus en plus connu. Les aspirants mercenaires arrivent par leurs propres moyens. Ils descendent jusqu'en république d'Afrique du Sud ou en Rhodésie. Des bureaux de recrutement les accueillent. Les journaux eux-mêmes en font l'écho et se mettent au service des tueurs professionnels. On peut lire dans les annonces : « Demandons mercenaires ». Un mercenaire belge rencontré à Dingila et travaillant à la comptabilité du camp, nous a avoué percevoir 6 000 francs de fixe plus 4 000 francs de prime de risque. Un total de 10 000 NF par mois, la somme est coquette ! A quoi sont-ils employés ?

Sur une bande de terre de 1 000 km de longueur minimum, de Niangara à Bonyville, des rebelles lumumbistes continuent par des rafles dans les villages et des pillages incessants, de manifester leur opposition au gouvernement.

Le rôle des mercenaires était donc jusqu'à la capture de Tshombé par Boumédiène, de débayer les zones occupées. Et aussi, mais c'est entre nous, de délivrer une poignée de bonnes sœurs, qui seraient, paraît-il, encore prisonnières des rebelles. Décidément, les rôles sont inversés, après avoir été employées à évangéliser et à instruire, ce sont elles qui se font initier au plaisir du péché charnel.

Nous avons suivi avec intérêt les informations relatives à la capture de Tshombé. Ce qui nous a surpris, c'est qu'aucun journal n'a mentionné l'existence du camp de Dingila.

Nous avons été amenés à demander de l'essence au camp de Dingila. Le carburant est rare au Congo. Les mercenaires nous l'ont refusé mais la femme noire du capitaine nous a invités à prendre un verre d'eau.

Le plus amusant c'est que Jean Schram déclarait dernièrement dans une interview, qu'il n'était pas mercenaire mais capitaine d'un corps de libération. Face à la situation qu'ils ont créée au Congo, les mercenaires se dégonfleraient-ils maintenant ?

La condition des tribus noires et qui ne pensent qu'à se remplir l'escarcelle. Les subventions à l'aide aux pays sous-développés, c'est une nouvelle forme du colonialisme. Le capitalisme n'est pas altruiste. S'il sème de l'argent, c'est qu'il est certain de récolter. En plus, il encourage la formation de gouvernements bidons car il est indéniable que pour vivre ils auront besoin de lui. Et les milliardaires qui servent à payer les députés, les ministres et les présidents, permettent en compensation aux firmes étrangères d'avoir le contrôle d'une grande partie de l'économie. Des indigènes de la brousse, ils s'en foutent ; leur condition reste toujours la même.

L'Afrique est un terrain de rassemblement de toutes les putains noires des universités bourgeoises qui se servent de leurs connaissances pour exploiter et pour vivre au crochets de la société qu'elles rêvent de gérer

recueillies par Alba MORER

**CONGRÈS INTERNATIONAL
DES FÉDÉRATIONS ANARCHISTES**

- Secrétariat de la Commission Préparatoire :
3, rue Ternaux, Paris (11^e), France
- LISTE DES ORGANISATIONS
ADHÉRENT AU CONGRÈS :**
- « Union des Anarchistes Bulgares en Exil » (U.A.B.)
 - « Federación Anarquista Ibérica » (F.A.I.)
 - « Federatie Van Vrije Socialisten » (F.A. Hollandaise)
 - « Federazione Anarchica Italiana » (F.A.I.)
 - « Fédération Anarchiste Française » (F.A.F.)
 - « Permanence Culturelle Libertaire » (Belgique)
 - « Fédération Anarchiste Japonaise »
 - « Movimento Libertario Brasileiro » (Brésil)
 - « Movimento Libertario Cubano en el Exilio » (M.L.C.)
 - « Federación Anarquista Mexicana »
 - « Direkte Aktion », « Befreiung » (Allemagne)
 - « Federación Libertaria Argentina » (F.L.A. Argentine)
 - « London Federation of Anarchists » (Angleterre)
 - « Federation of Australian Anarchists » (Australie)
 - « Provisional Committee, Anarchist Federation of Britain »
 - « International Anarchist Commission » (C.I.A. London)
 - « Fédération Anarchiste du Québec » (Québec)
 - « Organizaciones Libertarias del Peru » (Pérou)
 - « New Zealand Federation of Anarchists »

BRÉSIL

**Quelques nouvelles
de la communauté anarchiste
du Rio Grande do Sul**

La communauté s'organise progressivement. Une campagne a été lancée pour l'acquisition d'un camion. Cela représente un très gros effort financier mais tous les compagnons sont décidés à atteindre cet objectif.

Les dépendances vont être agrandies par la construction d'un grand bâtiment pouvant éventuellement servir de local pour des réunions, des conférences, etc.

Tout est encore en gestation bien qu'un grand travail ait été déjà accompli.

N.B. — La communauté en cours de formation est située à 9 km de la ville de Mogi-das-Cruzes dans l'Etat de Sao-Paulo. Le terrain est déjà payé et les titres de propriété déjà enregistrés. Les statuts sont en cours d'élaboration.

Un mouvement libertaire étudiant vient d'être créé à Rio. Ses activités publiques ont commencé par la publication d'un manifeste contre les accords culturels signés entre le Brésil et l'Amérique du Nord.

Nos camarades de Sao-Paulo ont réalisé une magnifique exposition de documents ayant pour thème la Révolution Espagnole.

Des photographies et des interviews ont été reproduites dans divers journaux locaux.

Une conférence sur le même sujet a également été très suivie.

JAPON

La première audience publique du procès de 10 anarchistes membres du Comité d'Action Directe contre la guerre au Vietnam avait été fixée au 28 août 1967.

Dès le début de la séance et, en solidarité avec leurs camarades inculpés, des militants anarchistes ont violemment manifesté, brandissant un drapeau noir et criant des slogans.

La police a dû évacuer la salle et l'audience a été ajournée. Elle a été reportée au 7 septembre 1967.

Tous les journaux ont qualifié l'action de nos camarades « d'outrage sans précédent »...

Le 7 septembre, le jugement a été rendu contre cinq de nos compagnons qui ont été condamnés à 20 jours de détention préventive.

Les cinq autres ont été jugés le 21 septembre. Deux d'entre eux ont été condamnés à 15 jours de prison. Les autres ont été relâchés.

(D'après « Jiyu Rengo ».)

U. S. A.

Un centre communautaire portant le nom de « Maison de Kropotkine » vient d'être fondé à Duluth dans le Minnesota.

Cette communauté où se trouvent des individus de toutes tendances a pour but de lutter contre la misère physique et morale, l'isolement, le désespoir. S'appuyant sur des principes d'auto-gestion, cette maison d'accueil essaie de prouver qu'elle peut exister et se développer sans s'appuyer sur des structures « classiques » en résolvant ses problèmes par l'action directe.

La maison de P. Kropotkine est ouverte à tous quelles que soient leurs options politiques.

Nos camarades de Duluth espèrent que l'exemple de cette tentative fera tache d'huile et que d'autres communautés semblables se créeront.

CANADA

Un groupe anarchiste est actuellement en cours de formation à Toronto, dans l'Ontario.

NI DIEU NI MAITRE

par Daniel Guérin
Anthologie du Mouvement libertaire

Proudhon - Bakounine - Stirner - J. Guillaume - Kropotkine - Malatesta - Louise Michel - Emile Henry - Makhno - Emile Pouyet - Voline - Durruti - P. Benard.

La Fédération jurassienne - La Commune - Cronstadt - L'Espagne libertaire - L'Ukraine - Le Congrès d'Amsterdam

Un ouvrage indispensable à ceux qui veulent savoir ce que sont les anarchistes.

Recueilli par Gui **SEGUR**

LE CONGRÈS ANARCHISTE DE BERLIN

A ce Congrès international, réuni à la fin du mois de décembre 1921, participaient 42 délégués, représentant 9 pays : France, avec l'Union Anarchiste (organe « Le Libertaire »), 4 délégués ; Bulgarie, Fédération Anarchiste Communiste clandestine (organes : « Anarchiste » et « Pensée Ouvrière »), 1 délégué ; Angleterre, Organisations Anarchistes Communistes anglaise et juive (organes « Freedom » et « Der Arbeiter Freund »), 1 délégué ; Etats-Unis et Canada, Union des Groupes Anarchistes Communistes russes et groupements ukrainiens et américains (organes : « Volna », « Free Society » et « Vilna Gromada »), 2 délégués ; Italie, Union Anarchiste (organe « Umanita Nova »), 1 délégué ; Norvège, Union des Jeunes Socialistes, 1 délégué ; Pays-Bas, Bureau International Antimilitariste et l'Organisation des Anarchistes Socialistes, 3 délégués ; Allemagne, Fédération des Groupes Anarcho-Communistes (organe : « Der Frei Arbeiter »), 19 délégués ; groupes individualistes, 5 délégués ; l'Union des Socialistes Libres, 1 délégué ; Groupes de Westphalie, 3 délégués.

Les délégués russes, espagnols et deux délégués italiens (Malatesta et Frigerio) avaient été arrêtés par les polices de leurs pays respectifs. A titre non officiel, ont participé : 1 délégué pour la Suisse, 1 pour l'Autriche, 1 pour l'Espagne et 2 pour l'U.R.S.S.

Le Congrès de Berlin a accepté l'ordre du jour proposé par la Commission Préparatoire, à savoir :

1. Ouverture du Congrès.
2. Rapports des délégués.
3. L'Anarchisme et l'organisation.
4. L'Anarchisme et le problème agraire.
5. La dictature soi-disant prolétarienne.
6. Les activités des anarchistes dans les syndicats.
7. La reconstitution du Bureau Anarchiste International.
8. Divers.

Le Congrès est ouvert par une chorale chantant des hymnes révolutionnaires, et par un discours enthousiaste de Rudolph Rocker. Puis, le Congrès a nommé deux présidents : un Allemand et un Français, deux secrétaires et une commission de vérification des mandats, constituée de trois membres. Les langues adoptées furent le français et l'allemand.

A titre d'information, nous reproduisons ci-dessous, la résolution du Congrès, texte proposé par les Français, sur le troisième point de l'ordre du jour : L'Anarchisme et l'organisation, ainsi qu'un extrait du rapport de R. Rocker, sur la même question.

L'ANARCHISME ET L'ORGANISATION
(Résolution du Congrès international de Berlin - 1921)

« La grandeur et la clarté de notre idéal, les activités que nous développons, doivent assurer au Mouvement anarchiste une influence plus grande dans la révolution

et dans la vie sociale. Pour contribuer à la victoire de l'idéal anarchiste, il est nécessaire que les libertaires unissent leurs forces par l'organisation. Celle-ci doit unir aussi bien spirituellement que matériellement les différents groupes locaux et les fédérations provinciales et nationales, en respectant l'autonomie de chaque unité.

Les partis politiques sont étroitement organisés. C'est pour cette raison qu'ils ont une plus grande influence sur les travailleurs. Cette situation nous oblige, nous, anarchistes, d'être deux fois mieux organisés.

Afin de pouvoir mener la propagande de façon coordonnée dans les différentes parties de chaque pays, les anarchistes constituent des fédérations régionales qui se rassemblent dans une fédération nationale. La forme d'organisation dans chaque pays et le mode de financement dépendent totalement des conceptions de ces différents groupes, mais il est tout de même nécessaire que chaque fédération nationale reçoive régulièrement des fonds des fédérations provinciales adhérentes et ces dernières des groupes locaux fédérés. Les principes de décentralisation, le fédéralisme et l'autonomie de chaque unité doivent être respectés.

L'Internationale anarchiste sera financée par les fédérations des différents pays qui la constituent. »

ANARCHISME ET ORGANISATION

(Extrait du rapport de Rudolph Rocker)

« ... Il n'est pas surprenant de voir ce problème figurer au premier plan, à chaque congrès. Il aurait été beaucoup plus anarchiste que les adeptes de l'organisation et ses adversaires demeurent en paix les uns et les autres. Si nous étudions le mouvement anarchiste, nous constatons que les pionniers de nos idées n'ont jamais considéré comme contradictoires l'organisation et l'anarchisme. Aujourd'hui, c'est l'individualisme qui croit à cette contradiction, car ses tenants pensent que l'organisation et l'anarchisme sont incompatibles. Chaque individu pour qui la phrase : « Pour moi, il n'y a rien de supérieur à moi-même », revêt une importance toute particulière, est un cas spécial. Mais l'individu normalement développé est tout autre. Les pionniers de l'Anarchisme, qui étaient des personnalités marquantes, soulignaient toujours le caractère social de l'Anarchisme, et ils reconnaissaient tous que l'homme est lié à la société par une infinité de liens les plus divers. Il est nécessaire que nous cherchions une synthèse entre les individus et le milieu qui les entoure.

Grâce au développement des associations ouvrières, au cours du siècle passé, les idées socialistes pénétrèrent la masse des travailleurs. Ce mouvement, au début sous l'influence de Louis Blanc, subit, dans une seconde période celle de Proudhon. Il propagait l'idée d'entraide et de coopération, au sein des travailleurs, en remplacement de l'aide de l'Etat. Proudhon et toute l'école mutualiste étaient pour l'organisation.

Les années 1860 furent une période de luttes et d'essor. L'Association Internationale des Travailleurs naquit. Dans son aile gauche des différences d'idées prenaient naissance. En 1868, deux questions furent posées :

1. Quelle sera l'attitude des ouvriers en cas de déclaration de la guerre ?
2. Quelles devraient être les bases de la société nouvelle ?

La réponse à la première question fut : grève générale. A la seconde, l'aile gauche de l'A.I.T. répondait : Soviets. La guerre franco-allemande interrompit l'évolution des idées socialistes, entraîna la réaction qui mit fin au développement de la puissante A.I.T., et seules, en France et dans les pays latins, ces organisations survécurent. Le suffrage universel fut introduit en Allemagne où se développait un mouvement socialiste qui trouvait son salut dans le Parlement. Lorsque le Conseil Général de l'A.I.T. introduisit le vote obligatoire, ce fut la scission du mouvement international.

Le socialisme étatique et le socialisme libre furent l'objet de vives discussions, mais la négation de l'organisation ne fut jamais posée. Le testament laissé par Bakounine au Mouvement Révolutionnaire disait : le centre de la réaction est Berlin, capitale de la social-démocratie et de Marx. Il est nécessaire de réunir toutes les forces pour s'y opposer. Organiser, encore et toujours organiser !

Après la guerre de 1870, face à la réaction, deux possibilités : renoncer à l'organisation ou la poursuivre dans la clandestinité. L'Internationale comptait alors trois millions de membres, l'Allemagne n'en avait que trois cents, ce qui est significatif.

Les idées propagées par l'Internationale ne laissent que peu de traces en Allemagne. Les socio-démocrates prédominaient dans le pays, les anarchistes se trouvaient sur la défensive et leurs activités revêtaient un caractère destructif. Dans leurs rangs, les tendances constructives n'avaient encore que peu d'écho, mais on remarquera qu'ils étaient étroitement unis face à l'adversité.

C'est sur ce terrain qu'apparaissent, tout à coup, les idées de Stirner, de Freindler, de Nietzsche, et un tel désordre s'installant dans les esprits on vint à poser, au Congrès de Zurich, la question suivante : Les anarchistes peuvent-ils, en général, accepter des devoirs ?

L'homme qui accepte de vivre au sein des autres hommes, en tant qu'homme, doit accepter des devoirs. Anarchisme signifie vivre selon un contrat libre et volontaire. Partout où des forces entrent en action, on doit s'organiser, sinon aucun but ne sera jamais atteint. Et, cela est vrai aussi pour les anarchistes.

L'Union des forces libertaires, l'organisation des anarchistes sont nécessaires pour réaliser leur idéal.

G. BALKANSKI et Commission Préparatoire du Congrès International des Fédérations Anarchistes (Carrara, Italia, 1968).

TOURISME ET LITTÉRATURE

« Quand le soleil levant monta du lac splendide pour éclairer les Dieux au firmament de bronze ainsi que les mortels sur notre terre aux blés, Pylos leur apparut, la ville de Nélée aux solides murailles » (1).

(Odysée - chant III - HOMÈRE)

Il semble banal de rapprocher ces deux termes : tourisme et littérature tant le rituel qui consiste à bourrer les valises par des guides de toutes sortes et des romans faciles est devenu machinal chez le voyageur. Se renseigner sur les pays que l'on visitera, tuer le temps pendant les longues traversées des continents ou des océans, meubler les heures que l'on consacre entre deux récapitulatifs, à la détente physique ou intellectuelle ; voilà de quoi justifier des volumes nombreux dont certains reviendront au gîte avec leurs pages non coupées, tant il est vrai qu'au départ la faim intellectuelle du voyageur est souvent plus grosse que l'esprit destiné à l'absorber.

Mais les rapports du tourisme et de la littérature sont autre part et datent d'une époque où l'homme ignorait ce que deviendraient la littérature et le tourisme. Tout a probablement dû commencer il y a des dizaines de milliers d'années alors que, dans une langue peu articulée et avec forces gestes, un homme a entrepris de raconter à un autre ce qui lui était arrivé autre part et en dehors de sa présence et que cet autre homme pour situer l'histoire a simplement interrogé : « où cela s'est-il produit ? » Dès cet instant et pour l'éternité était née cette manie de raconter, puis d'écrire une histoire et de là est née la littérature, puis de situer cette histoire dans un cadre géographique : de là est née l'étude des pays inconnus, donc du tourisme.

Le tourisme qui ne consiste pas seulement à voyager, mais à constater ce qu'on voit pour le restituer sous une forme interne ou narrative.

Nous sommes bien loin alors du livre de détente, simple complément au voyage et destiné à l'agrément ou du voyage simple dépense destinée à per-

mettre une étude littéraire ou philosophique poussée. Nous sommes bien loin d'un simple mariage de raison. Nous sommes en pleine passion. Il s'agit d'une fusion totale entre la littérature et le tourisme — amour démesuré qui comporte ses trahisons, ses

par
Maurice JOYEUX

retours, ses soumissions, son paroxysme, ses révoltes, ses mensonges, ses moments de vérité et aussi ses séparations. On peut constater dans l'histoire enchevêtrée de l'un comme dans l'autre, tous les mouvements du cœur et de l'esprit, comme on peut constater que leur séparation définitive les laisse l'un et l'autre arides et sans attrait.

Il suffit pour illustrer mon propos de tendre la main vers un rayon de la bibliothèque pour en extraire au hasard un volume, Chateaubriand par exemple, de l'ouvrir pour constater que dans les « NATCHES » René trahit délibérément l'intrigue, en vérité assez mince, pour nous décrire la nure somptueuse qui sert de cadre et écrase le récit. Dans le « LYS ROUGE » Anatole France nous peint Florence et ses trésors artistiques avec les yeux d'un amant exclusif, par contre, il arrive qu'emporté par son personnage, l'auteur ne donne plus au cadre qu'un coup d'œil distraité. Ainsi Ernest Hemingway dans ce chef-d'œuvre « LE SOLEIL SE LEVE AUSSI », il est vrai que le grand écrivain américain dans son recueil de nouvelles « PARADIS PERDU » donnera le pas à la description du milieu géographique, en particulier dans les morceaux admirables consacrés à l'un de ses sports favoris : la pêche, sur l'anecdote extrêmement mince. Et « MORT DANS L'APRES-MIDI » du même auteur, est avant tout un admirable voyage à travers l'Espagne traditionnelle. Enfin les exemples de paysages, recréés pour composer à l'intérieur un cadre idéal sont multiples. Mais et à travers l'histoire des civilisations, le conce-

binage de la littérature et du tourisme est constant ; nous avons vu ces cent dernières années poindre un troisième élément qui venant s'ajouter aux autres lui a conféré un caractère moderne. Ce troisième élément qui perturbera le ménage que forme la littérature et le tourisme : c'est le social.

C'est d'abord la littérature qui captera le social pour diversifier ses personnages et au milieu du siècle dernier, le romantisme nous livra les « héros » pauvres mais honnêtes, chers à Victor Hugo, à E. Sue, à G. Sand. Mais ces personnages très rapidement épuiseront leur sel et la littérature en réclamera de plus colorés au tourisme qui lui, se chargera de les découvrir dans des pays de rêves, au milieu de civilisations inconnues. Théophile Gautier, Renan, Barrès... traverseront les mers, courront les grands chemins non plus seulement à la recherche de civilisations et des arts engloutis par le temps, mais à la recherche de l'homme conditionné par son milieu. Et de nouveau pour les besoins de la cause, nous assisterons à l'éclosion d'œuvres où, suivant l'humeur de l'auteur, le milieu, les hommes ou le récit pourront être déformés, amplifiés, ou sacrifiés. Cela donnera ses cadres d'opérettes, servant de support aux amours aimables mais cela donnera aussi des toiles de fond noircies à l'excès pour les besoins de la revendication sociale.

Et il faut bien le dire, ce ménage à trois ne sera pas plus serein que l'autre. Aujourd'hui, les liens qui unissent la littérature, le tourisme et le social sont indissolubles et ce ne sont pas les minces essais connus sous le nom de « Nouveau roman » qui détourneront le cours des choses. Il nous faut en prendre notre parti, tout en souhaitant que de ces accouplements baroques sortent des livres, enfants merveilleux des temps nouveaux qui marquent leur époque comme le firent leurs ancêtres, sortis du cerveau génial de Dante, des Rabelais, des Schiller et de quelques autres dont le nom est sur nos tablettes.

(1) Les aventures d'Ulysse sont probablement le premier accouplement fécond de la littérature et du tourisme.

Condamner tous ceux qui font la guerre

Coup sur coup deux incidents extrêmement graves viennent de redonner au Moyen-Orient la « une » des journaux. C'est d'abord la destruction du destroyer israélien « Elath » par un missile égyptien, et ensuite la destruction de deux raffineries — « Suez » et « Nasser » — lors d'un duel d'artillerie dans la région de Suez ; raffineries qui traitaient 75 % du pétrole de la R.A.U. Ces deux engagements militaires risquent d'être le début d'une escalade dont les prolongements peuvent mener assez loin. Les risques sont énormes. L'enjeu est d'importance pour les deux parties en présence.

Les risques sont énormes, en effet. D'un côté l'Égypte qui, grâce à l'appui de l'Est et en particulier de la Russie, vient de refaire entièrement son armement détruit lors du dernier conflit. De l'autre Israël, solide, sûr de lui, et qui n'entend pas restituer les territoires qu'il a conquis. D'autant plus que les U.S.A. viennent de reprendre leur livraison d'armes à destination d'Israël. Et tout recommence.

Un nouveau conflit peut à tout moment éclater à la face du monde. Et une analyse succincte du problème nous permet de voir qu'il ne peut y avoir actuellement aucune autre solution. Du côté israélien l'occupation des territoires si elle flatte l'orgueil national et patriotique, ne procure réellement aucun avantage de quelque ordre que ce soit dans la situation actuelle ; et cette situation ne peut pas être définitive. On en est aussi conscient à Tel Aviv qu'au Caire. Alors, soit que les Israéliens agrandissent ces territoires de façon à donner un sens politique, économique et géographique à la conquête territoriale, et cela suppose l'annexion de pays arabes, qui, c'est évident, ne l'entendent pas de cette oreille. Soit que les Israéliens restituent ces conquêtes, mais alors quels bénéfices pourront-ils tirer de leur victoire militaire en juin dernier ? Et quelle solution nouvelle faudra-t-il proposer pour faire disparaître les éléments de conflit ?

Pour ce qui est des Égyptiens, ou

bien ils acceptent de reconnaître Israël en tant qu'État et dans ce cas on doit alors statuer sur le sort des territoires conquis et délimiter des frontières définitives ; ou bien ils refusent toujours de reconnaître Israël et la guerre destructrice est la seule issue.

De toute façon, quelle que soit la solution, il est probable que la guerre est la seule possibilité que les politiciens offrent aux peuples. Les positions géographiques et économiques, les positions politiques, les éléments sociologiques, les éléments structurels des sociétés et l'existence d'économies concurrentielles font que, même en admettant qu'il y ait bonne volonté de part et d'autre, la situation politique générale telle qu'elle est actuellement dans le monde rend les armes seules capables de résoudre le problème du Moyen-Orient, ou plutôt de trouver une échappatoire fautive d'avoir une solution valable pour tous, c'est-à-dire une solution humaine.

Car ce qui rend toute solution à l'amiable impossible, c'est que celle-ci devra forcément se faire au détriment de l'un des États, et cela seule la force armée pourra le faire accepter à cet État, dans le contexte actuel.

Il est sûr que la vraie solution, celle permettant de résoudre de façon logique et humaine les problèmes qui se posent au Moyen-Orient — comme ceux qui se posent dans toute autre partie du globe — c'est la transformation radicale des structures actuelles supprimant le pouvoir étatique, en réalisant la Révolution Sociale seule capable de créer des conditions favorables pour résoudre ces problèmes qui sont la conséquence des structures actuelles, qui en sont les maux.

Mais le premier travail à faire c'est avant tout de reconstituer un mouvement ouvrier international de combat pour que l'on ne puisse plus voir ces peuples béhémotes obéissant aux ordres criminels de leurs chefs politiques, syndicaux ou militaires.

Et sous prétexte de réalisme on veut nous inviter à prendre parti « comme tout le monde ». Comme l'ont fait les

Russes et donc les partis communistes du monde entier, orthodoxes ou non, comme l'ont fait les Américains et donc les autres, comme l'ont fait les syndicats et donc la classe ouvrière dans son ensemble, malheureusement. Quel syndicat s'est élevé contre la guerre, l'a condamnée d'une manière formelle ? Aucun ! Est-ce là l'héritage des luttes ouvrières du XIX^e et du début du XX^e siècle ? Est-ce cela l'idéal magnifique de l'Internationale ? Non. Il faut arrêter ces fous qui dirigent notre monde vers sa destruction totale.

Le Viet-nam, le Moyen-Orient. Où maintenant ? Où la folie humaine va-t-elle encore nous engager dans des guerres fratricides ?

VOULOIR REELLEMENT LA PAIX C'EST CONDAMNER CEUX QUI FONT LA GUERRE, TOUS CEUX QUI FONT LA GUERRE. Et en voyant les trahisons des syndicalistes actuels qui de plus en plus confondent syndicat et parti, nous sommes conscients plus que jamais que nous devons nous atteler à

Communiqué :

L'A.P.R.I. (Association pour la Protection contre les Rayonnements Ionisants) (1) s'insurge avec indignation contre la composition de la Commission de protection contre les rayonnements ionisants créée par le Ministre des Affaires Sociales (Arrêté du 24-8-67 - J.O. du 1-9-67).

Cette Commission comprend un effet parmi ses six membres de droit un représentant du C.E.A. (Commissariat à l'Énergie Atomique). Or, tous les travaux du C.E.A. conduisent à créer des rayonnements ionisants ; de plus, l'objectif prioritaire du C.E.A. est la préparation scientifique, technique du génocide nucléaire qui entraînera la mort et la souffrance d'hommes. Nommé à cette Commission un représentant du C.E.A., c'est désigner comme pompier un incendiaire patenté !

De même qu'on ne peut être à la fois juge et partie, les membres proposés par le Ministre des Armées et le Ministre de l'Industrie ne pourront évidemment pas apporter, eux non plus, une voix indépendante aux délibérations de la Commission :

cette tâche : reconstruire une classe ouvrière de combat.

En attendant nous ne pouvons qu'assister à ces crimes officiels, à ces mascarades ONUiennes, à ces déclarations de mauvaise foi ; et pendant ce temps des hommes meurent et mourront pour rien.

Au Moyen-Orient on peut assister à un conflit généralisé dans les jours qui viennent ; on peut voir venir une acalmie qui ne sera que l'annonce d'une prochaine tempête, mais on ne peut pas voir de solution réelle, et développer des théories sur les causes, les raisons et les conséquences du conflit c'est en fin de compte parler dans le vide. Ce qu'il faut, et cela est clair, c'est refonder cette Internationale qui a fait naître tant d'espoirs. C'est une tâche de longue haleine mais qui vaut le coup d'être réalisée. C'est la condition sine qua non pour espérer un jour foutre en l'air les structures étatiques et économiques qui nous régissent actuellement.

Michel CAVALLER.

Enfin, il est permis de craindre que parmi les neuf membres désignés « en raison de leur compétence particulière », cette compétence n'étant pas précisée dans l'arrêté ministériel, plusieurs ne soient, de par leur profession ou leurs intérêts, plus soucieux de créer des rayonnements ionisants que d'en préserver l'humanité.

Lu dans le "Times" :

« Les prêtres espagnols feraient bien de ne plus monter à scooter, de renoncer aux cigarettes et de ne pas assister aux corridas, ainsi en a décidé le Primat d'Espagne, le cardinal Enrico Pla Y Deniel dans le bulletin de l'archevêché de Tolède ; scooters et mobyettes ne pourront être enfourchés que moyennant une autorisation spéciale et pour les besoins de la paroisse ; les passagères sont interdites. Les prêtres ayant reçu l'autorisation d'utiliser ces véhicules auront la permission cependant de porter un casque au lieu du chapeau, et dans sa lettre, le cardinal leur conseille vivement de s'assurer à la Mutual de Clero. »

Sébastien FAURE

et « La Ruche »

Il y a 50 ans... mourait « La Ruche »

Il nous semble inutile de rappeler ici, ce que fut la vie et l'action de Sébastien Faure. Nombreux sont encore les camarades qui l'ont connu de son vivant, nombreux sont ceux qui ont lu ses œuvres principales. Nous nous bornerons à renvoyer les lecteurs qui voudraient en savoir davantage à l'ouvrage de Jeanne Humbert : « Sébastien Faure, l'homme, l'apôtre, une époque » publié à Paris en 1949 aux éditions du Libertaire et au cahier n° 15 de Pensée et Action (1961) consacré entièrement à « La vie et l'œuvre de Sébastien Faure ».

Nous précisons seulement, qu'après avoir consacré vingt-cinq années de sa vie militante à sillonner les principales villes de France, dans lesquelles il parlait devant des auditoires nombreux (parfois devant 2.000 à 3.000 personnes), après avoir écrit maints articles et plusieurs ouvrages, après avoir fondé une quinzaine de périodiques, édité de très nombreuses brochures, Sébastien Faure se demanda peu à peu s'il avait bien raison de disséminer ainsi son énergie et toutes ses ressources, s'il ne valait pas mieux, au contraire, se consacrer à une œuvre unique qui synthétise en quelque sorte toutes ses aspirations et qui soit en

même temps une réalisation concrète qui puisse servir d'exemple.

Peu à peu, cette idée se précise en lui et, de fil en aiguille, il en vint à considérer que cette œuvre unique, indispensable ne pourrait être que celle qui répondrait à ces deux objectifs :

- 1° Préparer les enfants, dès leurs premiers pas dans la vie, aux pratiques de travail, d'indépendance, de dignité et de solidarité d'une société libre et fraternelle.
- 2° Prouver par le fait, que l'individu n'étant que le reflet, l'image et la résultante du milieu dans lequel il se développe, tant vaut le milieu tant vaut l'individu, et que, à une éducation nouvelle, à des exemples différents, à des conditions de vie active, indépendante, digne et solidaire correspondra un être nouveau, actif, indépendant, solidaire, en un mot, contraire à celui dont nous avons sous les yeux le triste spectacle (1). C'est ainsi qu'il se décida à louer un domaine de 25 hectares, situé à 3 kilomètres de Rambouillet (Seine-et-Oise) au lieu dit : « Le Palais » — à 48 kilomètres de Paris — et sur lequel se trouvait : « Un bâtiment assez vaste, un grand jardin potager, des bois, des prairies, des terres arables... (1) ».

LA RUCHE

Une œuvre est donc fondée, qui nécessite de la part de son promoteur d'énormes efforts notamment au point de vue de l'aménagement. Son nom : « La Ruche ».

Ce n'est à proprement parler ni une école, ni un orphelinat, ni un pensionnat, mais plutôt une vaste famille, une sorte de communauté. Comme il fallait s'y attendre, dès la fondation, les « autorités » invitent d'abord, somment ensuite Sébastien

Faure de régulariser la situation officielle de « La Ruche ». Celui-ci refuse, prétextant que « La Ruche » n'est pas assimilable aux unités scolaires prévues par la loi, qu'elle n'est qu'une vaste famille qui limite l'enseignement à ses enfants et qu'elle n'a donc pas à se conformer aux formalités prescrites par la loi.

L'Académie se rend à ses raisons mais reviendra à la charge huit ans plus tard.

Che Guevara (Suite de la page 16)

capitaliste d'Etat. Les intérêts de la bourgeoisie libérale, des politiciens de parlement, des militaires féodaux comme des communistes centralisateurs s'opposaient à l'aventure « anarchique » de Che Guevara. Et au Congrès de La Havane les partis communistes de l'Amérique du Sud n'avaient pas caché leur sentiment. A ce même congrès le jeu de Castro fut plus subtil, coincé qu'il était entre les exigences de Moscou qui le fait vivre et son tempérament qui le poussait dans la voie où s'était engagé Che Guevara.

Si l'on considère que les populations pauvres manquaient à la fois de moyens et de formation idéologique et l'espoir que peut mettre une telle population dans le socialisme réformiste qui fait miroiter le mirage révolutionnaire en faisant l'économie d'une révolution, on peut penser que les conditions qui furent celles que connut l'Algérie n'étaient pas réunies et que l'échec et la mort du militant révolutionnaire furent les conséquences de cette erreur d'appréciation.

LA LEGENDE ET L'HISTOIRE

Ce qu'il restera de l'aventure tragique est cependant positif à l'échelle du continent américain. Ce qui submergera de cette période trouble, ce sont ces hommes tombés dans le maquis. Ils seront un symbole pour le continent et tous les révolutionnaires de l'avenir les revendiqueront. Le « Che » vaincu et assassiné par une brute militaire,

en 1913, avec les mêmes arguments et Sébastien Faure procède encore de la même manière. La situation restait donc la même : « le législateur ignore « La Ruche », et « La Ruche » ignore le législateur ».

Dans le même ordre d'idée et malgré l'attrait que cela aurait pu comporter, « La Ruche » ne fut jamais subventionnée. Il ne manqua pas pourtant de personnes aussi aimables que qualifiées qui proposèrent à Sébastien Faure d'appuyer et de faire aboutir une demande de subvention. Il refusa toujours, convaincu qu'il était qu'une quelconque subvention aussi petite soit-elle et même accordée sans condition était toujours le fil à la patte. C'est pourquoi « La Ruche » ne reçut jamais ni

subvention communale, ni subvention départementale, ni, à plus forte raison, de subvention nationale.

Comment donc vivait « La Ruche » ? De mille manières. D'abord et surtout par le bénéfice des conférences de Sébastien Faure et par les travaux effectués dans le sein de la petite communauté, travaux qui étaient vendus à l'extérieur (imprimerie, reliure, librairie, meubles, fêtes, tombolas, etc.) mais aussi, bien que dans une moindre proportion « par les petits envois, l'aide qui venait de tous côtés : des groupes, des syndicats, des coopératives, des loges maçonniques et, d'une manière plus générale, de tous les groupements d'avant-garde » (1).

LA COMMUNAUTE

Comptant au début une vingtaine de personnes : enfants de 6 à 13 ans, et collaborateurs, « La Ruche » tripla bientôt sa population qui atteignit une quarantaine d'enfants des deux sexes (d'« abeilles » comme les appelait Sébastien Faure), et une vingtaine de collaborateurs.

Les enfants qui étaient admis à « La Ruche », l'y étaient, bien entendu à titre gratuit, ce qui n'empêchait pas les parents qui le pouvaient verser un peu d'argent à la caisse — sans que cela soit pour eux une obligation —. Cet argent, du reste, n'était pas destiné à l'entretien de leurs enfants, mais à celui de tous.

Tous les enfants, il va sans dire, étaient traités sur un même pied d'égalité.

Mais on n'admettait pas non plus n'importe qui à « La Ruche ». Les critères retenus étaient :

- 1° L'âge (il fallait avoir entre 6 et 10 ans au plus).
- 2° L'engagement d'honneur (par les parents) de ne pas retirer l'enfant avant 16 ans révolus.

LES ENFANTS LES COLLABORATEURS L'ORGANISATION PEDAGOGIQUE

Trois groupes d'enfants furent donc formés que l'on pourrait classer en gros en : « petits » (jusqu'à 12 ans environ), « moyens », et « grands » (à partir de 15 ans), mais sans qu'il y ait un quelconque cloisonnement entre eux.

Les plus petits, trop jeunes encore pour se livrer à un travail d'apprentissage quelconque, partageaient leur temps entre la classe, le jeu et les menus services ménagers comme : balayage, épilage des légumes, entretien de la salle de douche, des dortoirs, rangements, etc. Le préapprentissage était abordé par les « moyens » qui consacraient la moitié de leurs journées aux travaux manuels (ateliers ou champs). Les « grands » enfin, leurs études proprement dites étant achevées et leur temps de préapprentissage terminé, entraient en apprentissage.

Le préapprentissage avait l'avantage de permettre aux enfants de « papillonner » comme disait Robin (car selon une de ses formules, « Pas de cerveaux sans mains et pas de mains sans cerveaux », c'est-à-dire, de se familiariser avec toutes les techniques et de s'exercer dans tous les ateliers et même aux travaux des champs (menuiserie, forge, couture, lingerie, reliure, imprimerie, jardinage, apiculture, etc.).

Ainsi, peu à peu, les enfants manifestaient et développaient leurs aptitudes.

Cet enseignement préprofessionnel à caractère polyvalent leur permettait de toucher à tout pendant suffisamment de temps

Enfin, et surtout, que l'enfant soit bien portant. C'est pourquoi, avant toute admission, il fallait se soumettre à une visite médicale très méticuleuse. Cette dernière condition ne doit pas nous choquer outre mesure ; il ne s'agissait pas en effet d'écarter les enfants amaigris ou anémiques bien au contraire, mais de refuser systématiquement les tarés, les dégénérés dont la tuberculose, la syphilis, l'alcoolisme, etc., étaient alors la cause de tant d'« anormaux ».

Cette ségrégation était obligatoire, et l'on sait l'importance qu'un Robin accorda à ces questions puisqu'il en vint même à leur donner la priorité sur toute autre condition. « Bonne naissance » tel était son slogan ; et il est vrai que dans un corps sain il est bien plus facile de trouver un esprit sain qui se libérera plus facilement des préjugés et des dogmes de toutes sortes, qui sera plus fort et donc plus libre.

Il faut également tenir compte des problèmes complexes qui n'auraient pas manqué de se poser si l'on avait admis des « anormaux » qui nécessitent un traitement spécial et des soins très particuliers.

Et Jeanne ajouta (2) : « Direction, exaltation, altruistes chez l'enseignant ».

Chaque a généralement de la Ruche... Les gens militants d'un grand nom et c'est paralistes, libtrouvaient à domaine.

Vente de scènes de th divers, c'éta restent encor ceux qui les et un bal cl Pendant l'enfants parta un voyage « La Ruche » en Suisse et étaient reçus

L'ANARCHISME

CLASSIQUES DE

Le Déterminisme Économique

Les révoltés, les malheureux demandent à espérer. Les parasites et les charlatans n'ont jamais été que des marchands d'espérance et d'illusions. Toute la science du politicien est là, tenir les opprimés en haleine par des mirages et des promesses.

(« L'Emancipateur », 7 janvier 1922.)
« Régime transitoire ».

Ce n'était pas des utopistes et des rêveurs, ceux qui donnèrent l'impulsion au mouvement anarchiste. Ils n'espéraient pas que leur idéal se réaliserait de par sa beauté même. Ils savaient que les maîtres n'abandonnent pas leurs privilèges et que la liberté ne se donne pas mais se prend. Et ils lancèrent à travers le monde le mot d'ordre de la révolte légitime.

(« Le Libertaire », juillet 1928.)

FONCTIONNEMENT DE LA COLONIE

« Tous les services de cette petite colonie étaient autonomes. Chacun connaissait ses attributions et ses devoirs, et sentait la responsabilité et la conscience en réglant les responsabilités » (2).

Une fois par semaine, la journée terminée, tous les collaborateurs se réunissaient afin d'examiner en commun les points litigieux dans le fonctionnement de l'établissement. Quelques enfants parmi les grands, assistaient à ces entretiens. En toute liberté, chacun émettait son opinion, donnait son avis, faisait part de ses observations et discutait fraternellement l'idée, le projet, le point de vue exprimés par les autres camarades. Ainsi, tous les services se trouvaient hebdomadairement révisés, contrôlés et améliorés s'il y avait lieu : enseignement, cuisine, comptabilité, culture, etc. De plus, toutes les décisions étant prises en commun, tout se faisant au grand jour, on évitait bien des mésententes et des discordes toujours préjudiciables à la com-

munauté. Hommes et femmes, jeunes et vieux, tous vivaient en somme complètement en marge de la société, dans une atmosphère de chant et de bonne humeur, ce qui n'excluait pas parfois quelques heurts entre adultes plus ou moins préparés à cette vie de complète indépendance et de complète responsabilité du poste qu'ils occupaient.

Sébastien Faure savait toujours par son grand cœur et son enthousiasme apaiser les difficultés de toute sorte, et, de fait, « la Ruche » fut vraiment une grande famille : les grands, leurs travaux terminés passaient leur temps à s'occuper des enfants, à leurs jeux ou bien les aidaient dans leurs travaux. Les repas étaient, bien entendu, pris en commun, mais peu à peu une habitude s'instaura : les plus petits prenaient leurs repas les premiers et étaient servis par les grands, puis, c'était aux enfants de servir les grands à tour de rôle, ce qui fait qu'il n'y avait pas de domesticité.

L'ENSEIGNEMENT A LA RUCHE (3)

Nous avons déjà expliqué comment et pourquoi les enfants avaient été répartis en trois groupes : petits, moyens et grands. Il nous reste à donner quelques précisions sur l'enseignement qu'ils recevaient et sur le but que l'on s'était fixé. Sébastien Faure, en effet, eut l'ambition d'en faire des êtres complets et il avait raison d'écrire (1) :

« Le rôle de l'éducateur c'est de porter au maximum le développement de toutes les facultés de l'enfant : physiques, intellectuelles et morales.

« Le devoir de l'éducateur, c'est de favoriser le plein épanouissement de cet ensemble d'énergies et d'aptitudes qu'on rencontre chez tous.

« En dotant les enfants qui nous sont confiés de toute la culture générale qu'ils sont aptes à recevoir et de l'entraînement technique vers lequel les porteront le plus le goût de leurs travaux, nous aurons accompli à leur égard notre devoir, tout notre devoir, car nous aurons ainsi formé des êtres complets (1) ».

Et Jeanne Humbert, commentant ce texte ajoute (2) :

« Direction sans contrainte, liberté protégée, exaltation des sentiments nobles et altruistes chez l'enfant, franchise dans l'enseignement même des matières les plus déli-

cieuses — comme l'éducation sexuelle, par exemple, si négligée partout et pourtant si utile —, fermeté sans sévérité par persuasion, confiance et douceur au lieu de châtiement ou de réprimandes vexantes qui engendrent de tenaces rancœurs, telles furent les règles en vigueur à « la Ruche » (3) ».

Comme on le voit, le but recherché était de faire des corps sains et harmonieux, de forger des intelligences ouvertes et cultivées, de façonner des mains habiles. Il s'agissait évidemment de préparer de futurs hommes et de futures femmes dignes et aptes à se conduire en véritables êtres humains.

Pour cela, la vie au grand air, l'hygiène, la propreté, l'alimentation saine, un régime régulier et bien équilibré, la pratique des sports variés (à l'exclusion de toute idée de performance), les balades, les promenades.

Un enseignement rationnel par l'étude attrayante et le développement de l'esprit critique et de l'observation par la libre discussion entre professeurs et élèves (et les enfants ne se gênaient pas pour faire des critiques aux grandes personnes quand ils le jugeaient utile (4)). En un mot, Sébastien Faure et ses collaborateurs appliquaient avec autant de bonheur les méthodes expérimentées à Cempuis (5) : éducation intégrale, co-éducation des sexes, ni punitions ni récompenses.

LE RAYONNEMENT DE LA RUCHE

Chaque année, en été (au mois d'août généralement) se déroulait la fête annuelle de « la Ruche ».

Les gens du pays, par curiosité, et les militants d'avant-garde s'y pressaient en grand nombre. Il en venait de partout et c'est par milliers que socialistes, syndicalistes, libres penseurs, anarchistes se trouvaient à cette occasion réunis sur le domaine.

Vente de livres, brochures, journaux, scènes de théâtre, chorale, conférence, jeux divers, c'était le lot de ces journées qui restent encore présentes dans l'esprit de ceux qui les ont vécues. Un feu d'artifice et un bal clôturaient la fête.

Pendant les mois d'été, également, les enfants partaient en vacances. Ils faisaient un voyage en groupe et la chorale de « la Ruche » se fit entendre ainsi en France, en Suisse et même en Algérie. Partout ils étaient reçus à bras ouverts, partout ils

avaient le même succès et, outre que ces voyages faisaient connaître « la Ruche » à une foule de gens, ils procuraient chaque année des ressources qui n'étaient pas à dédaigner. Ils attirèrent également l'attention des éducateurs, des parents, sur des procédés pédagogiques et des méthodes éducatives encore peu employées de nos jours ; enfin, les enfants eux-mêmes retiraient de ces expériences un bénéfice inappréciable.

Pour finir, Sébastien Faure publia un bulletin. Le premier numéro du *Bulletin de la Ruche* parut le 10 mars 1914 et les numéros suivants furent publiés régulièrement le 10 et le 25 de chaque mois. Le nombre des abonnés atteignit rapidement le millier quand, le 25 juillet 1914 parut le dixième et dernier numéro, on sait pourquoi, hélas !

Les collaborateurs de ce bulletin furent nombreux ; il convient de citer : C.-A. Laisant, Eugénie Casteu, Léon Rouget, G.

qu'un phénomène social quel qu'il soit est plus ou moins en relation avec les conditions économiques et que si ces conditions et ces relations étaient différentes, le phénomène serait autre. La causalité sociale est infiniment complexe et multiple ; dans cette multiplicité, les adeptes d'un système peuvent toujours choisir la cause qui leur convient et prétendre qu'elle est l'unique ; mais avouons qu'on ne pourrait trouver de sophisme plus caractéristique.

Si nous prenons en exemple la tragique aventure du national-socialisme allemand et que nous demandons ce qui la détermina, un nazi fanatique et buté répondra : Hitler ; un chrétien ; un progrès de l'athéisme ; l'un accusera la caste militaire prussienne, un autre le traitement imposé à l'Allemagne par le traité de Versailles, un autre encore la menace d'une révolution bolcheviste. Certains endosseront les responsabilités principales aux capitalistes allemands et internationaux, ou bien aux réactions des classes moyennes désaxées, voire au prolétariat déçu et désespéré. Enfin il est possible de considérer tous ces éléments, et bien d'autres encore, en relation avec les faits économiques, comme on peut aussi les subordonner aux caractères généraux de la mentalité allemande. En fait, tous ces éléments sont inséparables du phénomène nazi, que l'un ou l'autre vienne à manquer et tout est changé. Et pourtant il serait faux de prétendre qu'un de ces éléments, à lui seul, eût suffi à déterminer le nazisme.

Tout cela est si clair que pour excuser l'insistance

que nous y mettons, nous devons bien invoquer que, depuis près de cent ans, le marxisme nous donne son déterminisme économique pour « scientifique » et que nombre de socialistes le tiennent encore pour article de foi sans que les démentis historiques les plus nets et les plus cruels semblent les toucher. C'est ainsi que, suivant eux, une aggravation de la situation économique des travailleurs doit fatalement se traduire par ce qu'ils nomment « une radicalisation des masses » et une poussée révolutionnaire, laquelle, naturellement, ne peut que pousser vers le socialisme. Or, les faillites capitalistes aboutirent à instaurer le fascisme dans la moitié de l'Europe et le prolétariat participa, au premier rang, à deux guerres mondiales. Mais les marxistes ne conçoivent pas que les hommes puissent réagir contre leurs misères de mille et une façons et s'égarer pourquoi ils ne comprennent rien ni au fascisme ni aux guerres. Ce ne sont pour eux que des contretemps ou des échecs apparents qui ne peuvent atteindre leur sérénité scientifique, tandis que la vie continue en se moquant du cadre dans lequel les esprits systématiques croient l'enfermer.

ERNESTAN.

Extrait de : « Valeur de la liberté », « Le socialisme contre l'autorité » et « Socialisme et Humanisme ».

En vente à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11^e).

Yvelot, Jean Marestan, Madeleine Ver-net (6), André Girard et tant d'autres. On y trouvait régulièrement une chronique pédagogique ou éducative due à la plume d'un des trois professeurs chargés de l'enseignement, des notes sur l'hygiène

et la médecine par le Dr Mignon et le Dr Elou, des échos, des nouvelles diverses et, dans tous les numéros, une chanson ou un chœur (parole et musique) (7). Suite et notes de cet article dans le prochain M.L.

La "Bagarre", comment ?

Nous avons parlé dans le précédent numéro de la position des anarchistes par rapport à certaines réalités actuelles. Puis en conclusion nous faisons un appel à ce que je nomme la « bagarre », disant que nous devions la préparer et la mener avec soin. La « bagarre » ce n'est pas la Révolution, c'est tout d'abord la démythification du capitalisme et du marxisme, l'opposition nette et catégorique aux idées et aux partis se réclamant de ces deux idéologies ; c'est une lutte allant dans le sens d'une prise de conscience collective, et c'est surtout et principalement l'existence d'un mouvement organisé révolutionnaire anarchiste. Développer le mouvement anarchiste, l'organiser, le solidifier, propager le socialisme libertaire d'une façon plus intense, voilà quels doivent être nos premiers buts. Voilà ce qu'est la « bagarre » et à partir de quoi nous pourrions la mener.

Seulement il ne suffit pas d'émettre quelques vœux pieux. Si nous voulons atteindre ces buts, c'est le premier point, nous devons adopter un moyen, c'est le second point. Adopter un moyen c'est choisir une forme de lutte. Or cette lutte elle peut se situer au niveau individuel dans les relations d'individu à individu ou au niveau d'un cercle restreint de relations quotidiennes, et également au niveau collectif, c'est-à-dire tendant à toucher la masse (masse = multiplication d'individualités). L'idéal serait évidemment de trouver un contenu et une forme identiques pour ces deux luttes, mais jusqu'à maintenant cela n'a pas encore pu se réaliser et je doute fort que cela soit possible un jour. Aussi pensons-nous qu'il faut bien distinguer ces deux formes de lutte, les adapter aux situations présentes, sans créer une opposition entre elles mais en leur donnant une voie parallèle bien que différente l'une de l'autre par le contenu. D'autant plus que chacun de nous à la F.A. est amené à agir sur ces deux plans.

En ce qui concerne la lutte sur le plan individuel, je pense qu'il est difficile de la situer dans un cadre précis de par le fait qu'étant individuelle elle n'engage et n'intéresse que celui qui la pratique ; et les caractères de l'homme étant si variés il est pour ainsi dire impossible de donner une action-lutte type.

Cela n'est pas vrai pour l'action-lutte sur le plan collectif. Si on accepte cette forme de lutte (ce n'est pas le cas de tout le monde), si on prétend la pratiquer, cela ne peut être possible qu'en s'appuyant sur une base solide ; cette base c'est un mouvement organisé implanté partout et qui agit suivant une ligne définie par l'ensemble des militants, ce qui amène nécessairement certaines contraintes qui doivent être librement consenties. Il est évident que des camarades n'étant pas d'accord avec telle forme de lutte n'ont pas à la subir, mais d'un autre côté ils ne doivent pas la contrarier tant qu'elle reste dans le cadre de l'anarchisme et des principes de base que se donne le mouvement.

Ainsi on peut diviser l'action-lutte en deux catégories, différentes mais parallèles : l'action-lutte au niveau de l'individu qui se place sur le terrain des relations quotidiennes d'individu à individu, et qui est illimitée dans la forme intérieure ou du moins qui est limitée par la propre limite de l'individu qui la mène, et d'autre part l'action-lutte au niveau collectif qui a pour but de toucher un ensemble de personnes et qui doit donc avoir certaines règles de base qui limitent et précisent l'action. S'il est difficile d'essayer d'approfondir la première forme de lutte par la variété extrême qu'elle implique, et d'autres mieux que moi d'ailleurs pourraient en parler, nous pouvons approfondir et préciser les données et le contenu de l'action-lutte au niveau collectif, par la définition que peut avoir un mouvement révolutionnaire organisé, par la plate-forme d'action sur laquelle il peut s'appuyer, c'est-à-dire par le contenu de son action immédiate (= programme), et enfin par ses méthodes d'action. Tels sont les points que nous développerons dans le prochain numéro.

Michel CAVALLIER.

Aidez-nous, Abonnez-vous. SOUSCRIVEZ !

SOUSCRIPTION OCTOBRE

Schulze, 20 ; Groupe Oyonnax, 50 ; A. Béguin, 10 ; F. Muller, 10 ; Bonnafous, 5 ; Eychenn, 30 ; Moraldo, 5 ; R. Bianco, 5 ; Hermant, 3 ; Lapeyre, 200 ; Jordy, 11.21 ; A. Garcia, 6 ; Anonyme, 8 ; Rousseau P., 60 ; Métivier, 5 ; Groupe Chilosa, 50 ; Duval, 2 ; Perez R., 5 ; Ancely D., 10 ; Dupont, 1 ; Camarade Lundi, 100.

« Ayant affirmé que l'élément historique déterminant était la situation économique, le marxisme déclare que celle-ci est, à son tour, déterminée par les formes de production.

Or, nous ne craignons pas d'être accusés d'ergotage si, en vertu même du principe déterministe, nous demandons à savoir ce qui détermine la production. Les marxistes regardent cette question un peu comme un croyant qui, ayant exposé son système déiste, s'entend demander : « Qui a fait Dieu et qui le détermine ? » Pour le marxiste la forme de production est un postulat au-delà duquel ne se pose plus aucune question ; mais la critique prend librement le droit d'aller au-delà et, opérant un renversement dialectique, trouve que ce n'est point la forme de production qui détermine les hommes, mais bien les hommes qui déterminent la forme de production. Car il est tout de même vrai que les hommes préexistent à la production et que celle-ci est le résultat de leur activité créatrice.

Cependant, les marxistes prétendent trouver dans l'histoire la démonstration de leurs croyances et, analysant l'un ou l'autre moment de l'évolution historique, trouvent infailliblement la cause première dans les faits économiques. En réalité, ils se livrent simplement au procédé dont usent, consciemment ou non, tous les croyants, en confondant simplement condition et cause. La loi d'évolution est générale et la vie sociale en perpétuelle transformation dans tous ses aspects. Ceux-ci étant, d'autre part, en étroites relations, il est évident

VENDREDI
 10
 NOVEMBRE
 à 20 h. 45

Palais de la Mutualité

24, rue Saint-Victor, PARIS-5^e
(Métro Maubert-Mutualité)

Gala annuel du "Monde libertaire"

Organisé par l'Association pour l'étude et la diffusion des philosophies rationalistes
au profit de son Comité d'entraide

Simone CHOBILLON

présente

Léo FERRÉ

Colette CHEVROT - Bernard DIMEY
Marie, Anne et Julien
Pierre PROVENCE - Les POÉMIENS

et
LES GARÇONS DE LA RUE

Régie artistique : Suzy CHEVET

Allocution de Maurice JOYEUX

Au cours du gala

MADELEINE FERRE

dédicacera son livre

Les mémoires d'un magnétophone

MAURICE JOYEUX

dédicacera son disque 33 tours

Albert CAMUS : « La Révolte ou la mesure »

Editions LA RUE, Collection « La voix des anarchistes »

Dès maintenant il est urgent de retenir ses places. Prix : 10 F

Librairie du journal, 3, rue Ternaux (11^e). - VOL. 34-08 ou ORN. 57-89. —
C.N.T.E., 24, rue Saint-Marthe (10^e). — Salle de location de la Mutualité ou près
des militants de la F.A. et à l'entrée du spectacle (Ouverture des portes à 20 heures)

★ VARIÉTÉS

Dernière heure

A BOBINO

A l'heure de notre mise en pages, le sympathique music-hall de la rue de la Gaîté, le vrai, le seul actuellement qui sait garder la bonne formule du music-hall populaire et attrayant, le seul qui n'a pas peur d'y introduire tout ce que le talent compte de non-conformisme et de plus scabreux pour les bons bourgeois tranquilles, mais tout ce que le talent compte de captivant, d'inédit, et d'artistique, vient de mettre sur pied un programme jeune, un programme courageux car, après l'extraordinaire démarrage avec Léo Ferré, la tâche était difficile pour ceux qui lui succédaient.

Il me reste peu de temps, peu de place pour parler de ces jeunes artistes qui ont chacun récolté des bravos et des bis bien mérités.

Il me faudrait une plume trempée dans l'encre chauffée par un rayon de lune, un papier encastré de feuilles d'arbres cuivrées par l'automne, un recueillement enchaîné d'émollientes pensées, de sourires esquissés à peine et des grains d'esprit bucolique parsemés sur le tout pour parler de notre délicieuse Anne Vanderlove, de ses guitaristes, enfin de son tour de chant qui semblerait peut-être encore plus solide dans une salle intimiste. Mais Anne débute sur une grande scène...

Georges Chelon met de l'âme et de l'esprit. Il a de belles chansons. Elles semblent cependant composées sur le même thème, ayant le même relief mais aussi la même interprétation. Quoi qu'il en soit, c'est du solide et du talent qu'il nous présente.

Un visage de gargouille bon enfant et sympa... un répertoire où s'entremêlent argot poétique, esprit « titi », émotion naïve... Voilà Pierre Perret, un grand artiste qui ne m'a jamais paru plus attachant, plus drôle. Les spectateurs lui ont fait « fête »... C'était mérité...

Il a su épurer ce côté trivial du début de sa carrière en le remplaçant par une once d'émotion qui nous enchante...

— Bravo, Pierre Perret! Les spectateurs qui iront à Bobino ne seront pas déçus, bien au contraire.

Au programme, encore Gérard Gray aux débuts prometteurs, Jean-Pierre Denys dont l'humour fait « pschitt », les Saddri-Dancers, sensationnels et les baladins qui composent un numéro inédit, curieux et bon.

Voilà de quoi régaler les habitués et les nouveaux spectateurs de Bobino.

Suzy CHEVET.

date à retenir

Gala de « Liberté »
Vendredi 9 février 1968, 20 h 45
A LA MUTUALITE

Gala du Groupe
Louise-Michel
Vendredi 15 mars 1968, 20 h 45
A LA MUTUALITE

★ TÉLÉVISION

Télé...rision

par Suzy CHEVET

Le scandale de la télévision d'Etat est permanent. Parfois un accès de fièvre secoue l'organisme, le public s'indigne ou se gausse, puis tout retombe dans sa torpeur. Ce fut le cas, pendant la période électorale où la propagande éhontée du gouvernement en faveur de la candidature officielle souleva l'indignation.

C'est aujourd'hui le cas pour la publicité qui menace de s'installer sur le petit écran.

Naturellement, la Grande Presse d'information hurle car elle a bien senti que le gouvernement, qui n'a pas oublié son anti-gaullisme, va lui porter un coup fatal, affaire entre « margoullins », c'est vrai, mais qui illustre l'esprit qui règne dans cette fameuse « Maison de verre ».

Scandale encore (mais qui cette fois touche plus directement le public) que les « bondieuseries » en tout genre, de tout ordre qui mobilisent chaque dimanche matin toutes les heures d'écoute. Il faudrait tout de même prendre conscience qu'il existe un très grand nombre de téléspectateurs que toute cette propagande moyen-âgeuse agace, révolte et qui aimeraient pouvoir entendre des réflexions d'hommes éminents sur les philosophies rationalistes et athées qui sont les leurs...

Scandale aussi, l'absence du mouvement ouvrier, le vrai, et en particulier du mouvement syndical si on y met à part quelques rares passages singulièrement édulcorés et arrangés à la « sauce officielle ». Scandale ce télé-dimanche où on y voit revenir toujours les mêmes « grandes vedettes » en cour

et dont les interprètes de qualité sont exclus au profit de pauvres filles à la voix « gommée », au style insupportable et de « jeunes messieurs », que l'on veut lancer avec de pauvres textes, des voix éraillées et qui s'efforcent de « descendre de l'arbre » comme le firent nos ancêtres. Scandale le Guy Lux, scandale l'insipide Roger Lanzac « qui cause, qui cause » sans qu'aucune pointe d'esprit ou de valeur apporte un rayonnement aux heures d'écoute qu'on lui attribue si généreusement.

Scandale encore cet interview de Roger Stéphane à la voix bredouillante qui a gâché quelques émissions qui auraient pu être captivantes. Mais il est vrai que ce bredouilleur nouveau essie par un « gaullisme de tête » de bon aloi de nous faire oublier ses anciennes amours stalinienne.

Il faudrait des pages et des pages pour citer tout ce qui va mal, tout ce qui est matière à scandale, tout ce qui révolte, tout ce qui est d'une injustice jamais égalée, à propos de cette télévision qui devrait appartenir à tous, à tous les courants, de pensée, d'opinion ou d'idéologies, qui devrait avoir à cœur d'installer le vrai talent naissant ou affirmé d'artistes intelligents et valeureux... Mais l'égalité n'est de circonstance que lorsqu'il s'agit de payer les taxes annuelles qu'elle réclame sans faiblesse à tous...

Dernièrement la direction a fait appel au public pour trouver des noms aux chaînes de télévision... Puisqu'elle a sollicité notre concours, je propose qu'on remplace le traditionnel « caré blanc », si peu judicieusement mis, par une lanterne.

★ DISQUES

par Jean-Ferdinand STAS

Monique Morelli fréquente le plateau de nos fêtes depuis déjà sept ou huit ans. Nous savions d'elle que son goût était sûr et ses choix judicieux. Elle a beaucoup hanté Mac Orlan, Gaston Couté, Bruant, Aragon. Elle nous fait découvrir, aujourd'hui, Katia Granoff dont la veine poétique est d'une grande richesse. De ces textes, I. Leonardi, un maître dans l'art difficile de mettre la poésie en musique, a fait d'excellentes chansons. Les airs, savamment composés, développent parfaitement l'ambiance de chaque poème. Ajoutons que le même Leonardi dirige l'orchestre d'accompagnement et que Paul Castagné (le pianiste aveugle de Léo Ferré) a fait les arrangements musicaux.

Sur le plan vocal, ce disque nous démontre que Monique Morelli a beaucoup travaillé, sa voix est plus sûre et s'est notablement affermie. Un disque qui, logiquement (mais les combines des mafias le permettront-elles?), devrait propulser Monique Morelli vers une place de choix parmi les défenseurs de la vraie chanson.

★ THÉÂTRE

Propos d'un libre spectateur au théâtre La Bruyère

« UN PARFUM DE FLEUR »

de James SAUNDERS

J'ai l'habitude de voir au théâtre La Bruyère des pièces fort intéressantes sinon toujours géniales, mais, cette fois, il me faudra porter un jugement nuancé.

UN PARFUM DE FLEURS, de James Saunders, est une sorte de farce qui évolue à la limite du comique et du drame, sans vraiment prendre une direction déterminée. Cela vient peut-être de l'histoire, banale à force d'être abordée : une jeune étudiante, maîtresse d'un professeur marié, passe du monde qui ne la comprend pas, avec lequel la communication n'existe pas, à la religion qu'elle ne ressent pas ; le vide quoi, la solitude humaine face à la vie.

L'histoire est banale, d'une simplicité lassante, mais, par contre, l'art de la conter, lui, est assez baroque. Durant toute la pièce, il y a sur scène à la fois la jeune fille et surtout le cercueil censé la contenir. Nous assistons à la fois à l'enterrement de la jeune fille, Zoé, et,

aussi, aux divers moments de sa vie en famille ; elle marivaudait avec son demi-frère, se heurte à sa belle-mère, bute au mutisme paternel et se risque sur les genoux d'un oncle polisson, en passant par les difficultés à dégorger ses péchés à M. le Curé. Tout ce beau monde se fréquente, personne ne comprenant personne ; et Zoé, au bout, se suicide.

C'est sûrement très profond, mais j'avoue avoir attrapé une migraine en cherchant un sens quelque peu original à cette œuvre.

Que dire des acteurs, ils sont tous excellents et tentent de donner à cette pièce une épaisseur qui ne soit pas trop opaque, mais le passage de la scène au public n'existe pas, pourtant, ils se démentent tous.

Il y a peu à dire sur ce spectacle du théâtre La Bruyère sinon que nous espérons bientôt retrouver, sur la scène de cette agréable salle, une pièce de la veine de « L'Echappée belle » ou de « La Fête noire », etc.

Paul CHAUVET.

LE LIVRE DU MOIS par Maurice Joyeux



LES MÉMOIRES D'UN MAGNÉTOPHONE

Par Madeleine FERRÉ
(Editions Perdrigal)

Les gros bourgs sont enchâssés entre les collines touffues. Les chemins sinueux, qui les relient, longent des ruisseaux qui creusent leur lit dans le granit.

Tout est encore à la mesure de l'homme : les prés, les maisons villageoises, les troupes bigarrées, les châteaux qui dominent les crêtes sans les écraser. C'est un haut lieu de l'histoire où le brigandage, la foi, les lettres s'entremêlent pendant dix siècles et fournissent à notre littérature romancée des virgées et des putains, des guerriers et des brigands, des prêtres et des poètes dont Brantôme nous a si vertement conté les gestes. Perdrigal ou Périgord, voilà le décor planté !

Vous dégingolez une pente raide, sautez un ruisseau, contournez une butte couverte de chênes... C'est là... Une route cahotique grimpe à flanc de coteau, s'ouvrant un passage à travers la futaie... Parfois une clairière déchire le cercle de feuillage et vous pouvez alors apercevoir des hôtes étranges qui braquent sur vous leurs yeux vifs et ronds comme pour protester contre l'intrus. Encore un effort qui vous hissera jusqu'à l'esplanade herbue où la gentilhommière dresse sa façade noble.

La vie d'une femme au milieu de ses bêtes, auprès de Léo Ferré, son époux. La poésie, le talent, le génie peuvent parfois être lassants. Madeleine Ferré nous le dit comme elle nous conte ses intimes exaltants : comme le fait l'inventaire de ses joies ou de ses peines dans un livre de sagesse et d'ironie, de douceur et de révolte.

Mince silhouette projetée dans cette somptueuse nature, errante dans ces salles immenses et froides où d'autres femmes d'antan ont attendu leur chevalier en rêvant aux pays merveilleux chantés par les baladins ; elle va devoir construire un refuge chaud et accueillant pour le poète qui a fui la ville et se terre.

Madeleine Ferré nous conte sa vie faite de ces riens et c'est un livre passionnant. Un livre de femme qui, sur le ton de la confiance, vous introduit dans tout un monde de petites gens que le récit captivant réchauffe

et anime... Et, autour de la grande maison qui, peu à peu, sous nos yeux, quitte l'histoire et s'agence pour devenir un « home », les bêtes qui vivent choyées, en liberté, confèrent au clan un caractère moyenâgeux.

Pour nous décrire sa vie à Perdrigal, Madeleine se sert de phrases charpentées, nettes, franches, qui cernent l'objet, soulignent un caractère, un détail, repousse vers l'ombre l'auteur passionné à saisir toutes les nuances de sa turbulente maisonnée.

En lisant ces pages écrites par une dame, imprimées au château avec un soin qui eût enchanté Montaigne, je songeais à « La Mélancolie » cette merveilleuse chanson dans laquelle Léo Ferré a si bien su nous peindre ce moment d'une vie qui est un arrêt réfléchi dans la course folle des êtres vers le néant.

Oui, il faut lire le livre de Madeleine Ferré, non pas par curiosité, mais seulement parce qu'il est un grand livre qui m'a fait souvenir de cette réponse d'Anatole France qu'un quidam interrogeait sur la littérature et qui répondait à celui-ci : « La littérature, monsieur, c'est d'abord la simplicité. »

"Du GIVRE sur les FILS"

par Victor KONETSKI
(Editions Julliard)

Les nécessités de l'actualité m'avaient empêché de parler en son temps de ce livre composé de nouvelles traduites du russe et présentées par Jean Cathala. L'auteur Victor Konetski est connu par un roman « L'Inconnu d'Arkhangelsk » qui fut porté à l'écran avec un certain succès. Mais cet ouvrage a pour nous un intérêt qui dépasse la littérature. Ces courts récits solidement charpentés nous introduisent dans un monde encore fermé à nos investigations. Les personnages de Konetski peuvent parfois agacer par leur caractère « exemplaire » mais ils existent réellement et leurs problèmes qui s'évalent du conditionnement politique nous rappellent quelques types de la littérature classique russe. Bien sûr, la guerre a fortement marqué l'auteur et ses personnages.

Mais le principal mérite de ce livre est de nous présenter des personnages hors des sentiers battus. On sent que l'auteur a fait des efforts vers le réel. Certes, il ne s'agit pas d'un livre critique contre des institutions ou une façon de concevoir la vie collective de la société, mais les êtres que nous décrit l'auteur ont une vie propre. Certes le parti est présent, mais les réactions de l'homme peuvent être indépendantes du parti et pour qui connaît la pauvreté de la littérature russe de ces dernières années, c'est un incontestable progrès.

Dit-on que ces contes sont rapidement enlevés et échappent à la démarche un peu pesante de la littérature russe traditionnelle ? Ces contes nous apprennent assurément plus sur la vie des petites gens que les grandes machines qui nous sont parvenues ces vingt dernières années et il nous rappellent que là-bas aussi la vie est mouvement.

« Du givre sur les fils » est justement un ouvrage qui peut répondre à notre curiosité de la société soviétique moderne.

COLLECTIONS POPULAIRES

■ *Quatrevingt-Treize*, de Victor Hugo (L.P.). Les imbéciles se sont souvent servis de ce livre célèbre pour ridiculiser le poète. Bien sûr, l'ouvrage est un haut sommet du romantisme et il n'échappe pas à ces outrances d'écoles littéraires. Pour ma part, je viens de relire la scène à la Convention et le célèbre dialogue entre Robespierre, Danton, Marat. Oui, il avait bien du talent le père Hugo, il suffit de relire *Quatrevingt-Treize* pour s'en rendre compte. Un souffle à décorner tous les petits crévés de la critique littéraire moderne. Les bleus sont des bleus chez Hugo, les blancs sont des blancs, voilà bien de quoi dérouter nos auteurs modernes, à commencer par le préfacier de l'ouvrage dont l'auteur personnellement devrait l'inciter à plus de réserve.

■ *L'Équipe*, de Francis Carco (L.P.). Les apogées du début du siècle comme la poésie facile de Carco ont bien vieilli. Il reste une histoire à la psychologie élémentaire qui, ma foi, n'est pas plus désagréable à lire qu'un roman policier.

■ *Amphitryon 38*, de Jean Giraudoux (L.P.). Le Livre de Poche continue la publication du théâtre de Giraudoux. C'est un théâtre qui se lit facilement et qui a l'avantage de nous familiariser avec les personnages de la mythologie.

■ *La conquête du courage*, de Stephen Crane (L.P.). Voici un livre important de la littérature américaine. Le sujet en est la Guerre de Sécession. L'élément essentiel est une variation sur le courage. C'est un récit sobre qui laisse entrevoir ce que sera la grande période du roman américain.

■ *IPRESS, danger immédiat*, par Deighton (L.P.). Mieux qu'un roman policier, un roman de démystification de l'espionnage. Les amateurs du genre seront déçus, mais, par contre, pour les autres, le livre est intéressant en ce sens qu'il situe avec précision et mesure un monde qui nous échappe et nous passionne.

Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paieriez pas plus cher et vous nous aiderez
3, rue Ternaux, Paris (11^e)
C.C.P. Paris 11289-15
Téléphone VOLTAIRE 34-08

Les frais de port sont à notre charge (Pour 10^e envoi recommandé, ajouter 2 F au prix indiqué.)

HEURES D'OUVERTURE de notre Librairie :
12 heures 30 à 19 heures 30
Samedi de 10 à 19 heures 30
Fermeture dimanche, lundi et jours fériés

ROMANS
JEAN-PIERRE CHABROL :
Les rebelles 20
La geuse 20
L'histrène fauteuil (Editions Gallimard) 16
MAURICE FROT :
Le roi des rats 19
ROGER GRENIER :
Le palais d'hiver 12,50
MAURICE JOYEUX :
Le Consulat polonais 6,20

Vient de paraître :
de Jean-Pierre Chabrol
JE T'AIMERAI SANS VERGOGNE
roman
(Editions Gallimard)
Prix : 15 F

ARISTIDE BOCHOT :
Les jeunes ont raison 7
VICTOR KONETSKI :
Du Givre sur les fils 20
(Editions Julliard).
DANIEL SARNÉ :
L'erreur judiciaire 13,50
(Editions La Table Ronde).
BERNARD DIMEY :
Aussi français que vous.
(Ed. Calmann-Lévy), prix 9,30
GEORGES NAVEL :
Chacun son royaume 12,50
Travaux 4,50
Percours 6,50
Sable et limon 9,50
STEPHEN MAC SAY :
La vivisection, ce crime 6
Propos sans égards 20

Le puits de l'ermite
Numero 8
Prix : 3,50 F
En vente à notre Librairie.

RENE MICHAUD :
J'avais vingt ans (Editions syndicalistes) 15
VICTOR SERGE :
Les Révolutionnaires 39
DENIS LANGLOIS :
Le Cacliot 8,90

LA REVOLUTION ET LA GUERRE D'ESPAGNE de Pierre Broué et Emile Témère (Editions de Minuit)
Prix : 30 F
Un livre définitif sur la guerre d'Espagne que tous doivent avoir dans leur bibliothèque.

L'ANARCHISME ET LES ANARCHISTES
EMILE ARMAND :
Sa vie, sa pensée, son œuvre 15
PIERRE BESNARD :
Le monde nouveau 4,50
CH.-A. BONTEMPS :
L'anarchisme et le réel 10
L'homme et la liberté 8
L'homme et la race 5
L'homme et la propriété 5
SEBASTIEN FAURE :
Mon communisme 6
Propos subversifs 6
Mon opinion sur dieu 4
La fin douloureuse de S. Faure 4
PROUDHON P. J. :
Du principe fédératif - La fédération et l'unité en Italie - Nouvelles observations sur l'unité en Italie - France et Rhin (nouvelle édition, un fort volume) 26
De la création de l'ordre dans l'humanité - Principes d'organisation politique 25
De la capacité politique des classes ouvrières 25
Avertissement aux propriétaires - Le droit de propriété 25
La révolution sociale démontrée par le coup d'Etat du 2 décembre 25
Idées générales de la révolution du XIX^e siècle 25
Contradictions politiques 25
Philosophie du progrès 25
Philosophie de la misère - Contradictions économiques (2 tomes) 40
Confessions d'un révolutionnaire 25
Carnets (2 tomes) 50

Vient de paraître :
Une grande figure
Paul ROBIN
par
Jeanne Humbert
(Editions La Ruche ouvrière)
Prix : 3 F

RUSSEL F. :
L'affaire Sacco-Vanzetti 23
STIRNER :
L'unique et sa propriété 24
ECRITS SUR L'ANARCHISME
DANIEL GUERIN :
Ni dieu, ni maître 44
L'anarchisme (Œuvres N.R.F.) 3
JEAN MATRON :
Tome IV du dictionnaire du Mouvement ouvrier français 57

SEXUALITE
BONTEMPS CH. A. :
La femme et la sexualité 10
LORULOT :
L'éducation sexuelle et l'amoureuse de la femme. 7,50
RYNER H. :
L'amour pluriel 19
STONE :
L'éducation du couple 13

Vient de paraître :
PLUME NOIRE
Recueil de poèmes par Maxime RELO dédié à Léo Ferré
Prix : 10 F

LIVRES RECOMMANDÉS AUX MILITANTS
Roger HAGNAUER :
Les joies et les fruits de la lecture (Editions ouvrières) 6 F
MAURICE DOMMANGET :
La chevalerie du travail française 14,20
ERNESTIAN :
A se procurer à notre librairie
Valeur de la Liberté - Le socialisme contre l'autorité - Socialisme et humanisme (Ruche Ouvrière, collection « Comprendre ») 6
MATHILDE NIEL :
Psychanalyse du Marxisme (Courrier du Livre) 14
MAURICE DOMMANGET :
Histoire du drapeau rouge (Hachette) 30
JULIEN TEPPE :
L'Idole Patrie (Editions du Centre) 21

Nous vous signalons que nous disposons de tous les livres de Poche qui sont parus dans cette collection

A la librairie vous trouverez les œuvres complètes d'ALBERT CAMUS
Monoguide de Saint-Germain-des-Prés (Presses touristiques de Paris) par Bernard DIMEY

Vient de paraître :
Jean FONTAINE, un maître à penser
Recueil d'articles de notre camarade Fontaine, parus dans le « Monde Libertaire ». Brochure contenant des articles d'ordre économique profondément libertaire.
En vente à la librairie Publico

BROCHURES
GASTON LEVAL :
Humanisme libertaire 3
MAURICE FAYOLLE :
Réflexions sur l'anarchisme 2,50
L'organisation fédéraliste libertaire 1
RENE FURTH :
Formes et tendances de l'anarchisme 4,50
MAURICE JOYEUX
André Breton ou Le chemin parallèle 1
Albert Camus 1

DISQUES
En exclusivité
ROSALIE DUBOIS
Les enfants d'Hiroshima (45 t) 10
JEAN JONAS 27
2^e 33 t 27
GEORGES BRASSENS :
Tous ses 45 t 9,25
Tous ses 33 t 25,70

DISQUE (Editions LA RUE)
ALBERT CAMUS ET L'HOMME REVOLTE par Maurice JOYEUX
PRIX : 15 F.

JACQUES BREL :
Tous ses 45 t 10
Tous ses 33 t 22,25
LEO FERRE :
Tous ses disques 27
Récital à l'Alhambra 27
Récital à l'A.B.C. 27
FERRE 64 27
FERRE chante Rimbaud et Verlaine 50
SEBASTIEN FAURE :
Vous parlez 8
La naissance et la mort des dieux 10
Ch.-A. BONTEMPS :
L'éloge de l'égoïsme 15

Vient de paraître :
disque 33 tours
Monique MORELLI chante
Katia GRANOFF
Editions Mouloudji
EMZ 13.519

CHE GUEVARA

et les maquis en Amérique du Sud

par

Maurice JOYEUX

Un homme est mort ! La presse nous a révélé son visage, le chroniqueur s'est penché sur son existence mouvementée et ce que nous savons de lui est insignifiant. Pourtant cet homme a incarné et incarnera un moment de la révolte des pauvres. Il a cristallisé et il cristallisera la haine des riches. L'histoire qui prend son temps, dépouillera le dossier d'Ernesto « Che » Guevara ; les hommes pourront alors faire le point entre l'histoire et la légende et de nouveau se posera pour eux le problème insoluble de l'authenticité de la légende ou de l'histoire.

Cependant, nous savons aujourd'hui que Che Guevara eut une attitude, que cette attitude coïncida avec les soubresauts d'une population mise aux fers par des régimes qui rassemblent, quelles que soient les étiquettes dont ils se parent, tous les vices des systèmes qui depuis des millénaires gouvernent les hommes. Nous savons que « CHE » Guevara poussa cette attitude jusqu'à l'extrême logique qui veut que l'homme d'action et de conscience réussisse ou disparaisse. « Che » Guevara est mort DEBOUT et pour le révolutionnaire qui laisse errer son regard sur la multitude couchée, sa fin exemplaire, nécessite une réponse aux questions qu'elle pose et qui sont, dans l'ordre : quel type humain représenta le révolutionnaire et quel est son avenir social, quelles furent ses motivations théoriques, en quoi incarnent-elles l'espoir des classes sous-développées du continent sud-américain, quel est l'avenir pour le prolétariat mondial de la guérilla comme outil de libération sociale.

C'est à ces questions que je veux essayer de répondre et je me propose de le faire sans inutiles préoccupations d'écoles.

L'INSOLITE

Lorsque, dégingolant de la Sierra Maestra, des hommes barbus se ruèrent sur La Havane pour en chasser Batista, l'enthousiasme souleva les militants ouvriers qui avaient échappé au conditionnement marxiste. Les Caraïbes, Cuba, des îles, que notre enfance avait parées du merveilleux exotique, nous les évoquâmes à nouveau à travers le rêve révolutionnaire qui était celui de notre maturité. Parmi ces hommes et à côté de Castro qui attirait toute l'attention « Che » Guevara devait devenir le vivant symbole de cette révolution sociale.

Car ce fut bien alors l'insolite qui nous frappa. Cuba nous apparut comme un frein à ces révolutions stériles qui se succédaient, nées des deux grandes guerres mondiales et qui se terminaient toutes par la substitution d'une classe à une autre et par la continuation de privilèges qui changeaient d'aspects mais conservaient leur caractère fondamental. Nous revenions cent années en arrière, à la source romantique du socialisme passionnel. Débrailés, exaltés, vantards, forts en gueule, bien sûr mais prêts à pousser jusqu'à la démesure la passion de la liberté, de la justice, de l'égalité, ils nous apparurent comme échappés d'un roman de Victor Hugo. Seule la guérilla comme moyen révolutionnaire les différenciat du barricadier quarantehuitard dont ils avaient les travers mais aussi cette épaisseur humaine qui semblait aujourd'hui disparue. On voulait y croire, tourmentés au fond de nous-mêmes par l'insolite. Hélas, on ne joue pas avec ses souvenirs, les dures réalités de la situation économique et politique du monde envahirent l'île et notre désenchantement commença.

Sur cette nature humaine exubérante, façonnée par l'enthousiasme, les dirigeants collèrent le masque froid du communisme orthodoxe. L'histoire dira, peut-être si Castro et ses amis furent véritablement gagnés au marxisme ou si reprenant à leur compte la politique de Machiavel, ils furent contraints à plier le genou pour éviter d'être écrasés entre deux blocs qui réduisaient alors les petits peuples à leur merci ? Mais il faut le constater, la presse d'opposition ouvrière fut jugulée, les libertés fondamentales suppri-

mées et, parmi d'autres, les anarchistes furent emprisonnés. Le grand Livre de l'Histoire révolutionnaire de Cuba se refermait, même si parfois, comme il y a quelques mois par exemple, dans ces discours interminables dont il a le secret et qui doivent prodigieusement agacer ses amis de Moscou, Castro, revenait aux sources en proclamant sa volonté de construire un socialisme égalitaire.

Puis « Che » Guevara disparut. La légende s'empara alors de l'homme. Des bruits incontrôlables circulèrent. Enfin le révolutionnaire réapparut pour écrire le dernier chapitre d'une histoire tumultueuse. La fin de cet homme fut-elle la fin d'un monde attardé dans notre siècle ? Voire !

L'AMÉRIQUE DU SUD

Mélange de races et de langues ou plutôt de dialectes, n'ayant connu depuis leur pré-histoire somptueuse aucune civilisation forte, capable d'être un lien entre leur histoire et l'humanisme religieux importé par les conquistadores, les peuples de l'Amérique du Sud vivent repliés sur eux-mêmes regardant comme au spectacle, les révolutions de palais qui depuis 150 ans se déroulent sous leurs yeux sans les concerner. Généraux d'opérettes, politiciens pourris jusqu'à la moelle, révolutionnaires sortis tout droit du Théâtre de l'AmBIGU, s'agitent sur le devant de la scène, sans que leurs contorsions troublent profondément l'âme simple d'un peuple tourné vers le passé. Un instant les ambitions nationalistes semblent secouer sa nostalgie. Mais il faut bien le constater, c'est plus autour d'un homme exaltant des sentiments de justice vagues et imprécis, que sur un programme théorique que les classes pauvres se rassemblèrent. Les différents courants de la gauche et du parti communiste se sont disputés depuis ces dernières années de maigres effectifs, dont les têtes pensantes eurent un fâcheuse tendance à mal tourner, c'est-à-dire à rejoindre le « libérateur du jour » afin de faire carrière, principalement dans les ambassades européennes, ces grasses sinécures qui peuvent être un marchepied pour un prix Nobel, par exemple !

Malgré la pression économique des États-Unis qui agacent les intellectuels de ces Républiques sud-américaines formés dans les universités européennes et férus des structures « démocratiques », terrain de culture pour les mots somptueux et les combines fructueuses, le communisme orthodoxe a peu mordu sur ces peuples. Par beaucoup d'aspects, la société sud-américaine ressemble à cette société latine qui en 1848 bordait la Méditerranée. Mêmes généraux à panache, mêmes politiciens d'affaires, même prolétariat sous-alimenté, même classe paysanne en guenilles, mêmes intellectuels prêts à cette « révolution » qu'Albert Camus a appelée « la révolution des dandies », même exaltation sans continuité et ça et là, des hommes voués au paroxysme que leur confèrent leur origine et leur latinité d'importation, qui seront l'exception et qui auront la vocation de la sainteté ou de l'anarchie, du bâcher ou du poteau d'exécution. C'est dans ce monde étrange et passionnant qui a la croissance lente et les colères lyriques de l'adolescence que « Che » Guevara est allé mettre un point final à son destin.

LA GUERRILLA

Quelqu'un a dit (Mao peut-être ?) : Pour réussir, le guerillero doit se mouvoir parmi la population comme le poisson dans l'eau.

Le maquis dans la lutte révolutionnaire a remplacé la barricade. Comme elle, il possède ce fumet d'aventure qui exalte. Comme

elle, il est un puissant levain émotionnel. Bien sûr, pour le bourgeois sédentaire, pour le technocrate qui met les sentiments en équation la tentative du « Che » passera pour dérisoire. Une poignée d'hommes contre un continent en léthargie, contre des armées régulières contre les appétits de politiciens de « gauche » dotés de moyens modernes voilà qui prêterait à sourire. Et malgré les articles de l'Humanité toujours prêts à exalter les sentiments qui remuent les foules, Moscou jugera sévèrement Guevara dans l'atmosphère secrète et ouatée des salles du Kremlin, destinées aux réunions du bureau politique et de ses commissions. Ce n'est un secret pour personne que des désaccords profonds séparent les révolutionnaires sud-américains des partis communistes orthodoxes. Mieux, la lutte du « Che » et de ses amis était un danger pour le marxisme orthodoxe, car là l'homme prétendait échapper au parti qui interprète l'histoire, cette histoire qui conditionne l'homme. Le « Che » et ses amis prétendaient en changer le cours défini par le parti. Il ne faut pas être grand clerc pour penser que, le terme « d'aventurisme petit-bourgeois » qui a tant servi aux marxistes contre l'anarchisme révolutionnaire fut un des moindres mots employés contre ces hérétiques. Pour nous le problème se pose autrement.

Le maquis est à la mesure de notre temps. Il s'impose comme forme de lutte révolutionnaire par les structures des États modernes qui tendent à la décentralisation. Aujourd'hui, cerner le ministère de l'Intérieur de barricades et s'en emparer n'est plus le gage certain du succès comme cela le fut autrefois ; les États d'Amérique du Sud avec leurs subdivisions militaires autonomes obligent à recourir à d'autres méthodes. Et seules les révolutions bourgeoises qui supposent l'accord des chefs militaires peuvent permettre une révolution de palais après simulacre de combats de rues. Et sur ce point le « Che » avait raison.

Le maquis par son existence même, a une faculté émotionnelle considérable et cela en dehors même de ses effectifs et la Révolution algérienne nous a démontré que l'objectif d'un maquis à sa naissance est de tenir. C'est le facteur temps qui lui garantit son succès. La population peut être surprise, gênée par le maquis, mais la présence de celui-ci est une protestation qui exalte la jeunesse du pays surtout lorsque ce pays est sous-développé. Si le maquis tient, comme celui d'Algérie a tenu, chaque année, une couche d'adolescents exaltés par l'aventure le rejoint et par cette jeunesse une fraction considérable de la population, parents ou amis, est conditionnée. C'est la boule de neige et le maquis d'Algérie, malgré une armée moderne dont les moyens dépassaient largement celle de Bolivie, a tenu pour finalement triompher. Malgré le petit nombre de ses partisans le Che avait encore raison.

Mais pour qu'un maquis tienne et que le temps face son œuvre, il faut pour le moins que la neutralité de la fraction pauvre de la population lui soit assurée. Et la question qu'on peut se poser est celle-ci. Le maquis bolivien avait-il suffisamment de bases populaires pour tenir jusqu'à ce que le facteur temps joue en sa faveur ? Déjà on peut dire que l'hostilité du parti communiste était certaine. La Bolivie avait procédé à la nationalisation des mines et à une redistribution d'ailleurs modeste des terres et toute la propagande du parti consistait justement à élargir ces avantages afin de trouver, si légalement il prenait le pouvoir par le jeu électoral, une infrastructure économique dans la ligne de sa politique de gouvernement qui lui permit de transformer le capitalisme privé en capitalisme d'État. Et on comprend que le développement du maquis risquait de la placer devant des situations acquises dans la lutte, socialisation, syndicalisation, expropriation qui n'auraient pas coïncidé et se seraient même opposées à la planification chère au

(Fin de l'article en page 12.)

FP